N. 5 [illegible]

LES CHOUANS,

OU

COBLENTZ ET QUIBERON,

Drame en trois Actes,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET FRANCIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE NATIONAL DES NOUVEAUTÉS, LE 26 AVRIL 1831.

Paris,

A. LECLAIRE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-DENIS, N° 380, PASSAGE LEMOINE, ESCALIER O.

1831.

132933-B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONSEIGNEUR.	MM. MOREL.
Le comte DE MONTAURAN.	THÉNARD.
ARTHUR DE MONTAURAN.	ET. THÉNARD.
Le comte JOSEPH DE BOISHARDY.	DERVAL.
L'abbé MAURY.	LACAZE.
DE CALONNE.	BOUGON.
Le marquis DE SAINT-GAILLARD.	BACHELARD.
Le Vicomte DUROSAY.	LEVASSOR.
Le Chevalier DE VALBRUNE.	BERNARD.
GUSTAVE, lieutenant républicain.	ROUELLE.
PICHON.	ARMAND.
FRANCOEUR, soldat républicain.	DUBOURJAL.
CADICHE, soldat républicain.	AUGUSTE.
TRANCHE-MONTAGNE, Chouans.	MONTIGNY.
MOUSQUETON, Chouans.	MASSON.
PILLEMICHE, Chouans.	HERBÉ.
Le Commandeur.	VEZIAN.
Le Président.	HINDRICK.
Sir WILSON, officier de la marine anglaise.	
ANNA, sous le nom d'ANATOLE,	Mmes GÉNOT.
CÉCILE DE MONTAURAN.	GAUTHIER.
CATHERINE PICHON.	CLORINDE.

Émigrés, Soldats républicains, Chouans et Matelots.

Paris.—Imprimerie d'HERMAN, rue St-Denis, n° 380.

Digitized by Google

LES CHOUANS,

OU

COBLENTZ ET QUIBERON.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon ouvert dans le fond, ayant vue sur un jardin ; à droite une porte qui va à un salon d'attente ; à gauche une porte conduisant aux appartemens de Monseigneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUROSAY, VALBRUNE, SAINT-GAILLARD, DE MONTAURAN, DEUX ÉMIGRÉS, DEUX FACTIONNAIRES.

Au lever du rideau, Durosay et Valbrune jouent aux cartes sur une table à droite ; à gauche, sur une autre table, deux émigrés jouent aux échecs ; un soldat des gardes françaises est de faction à la porte des appartemens.

L'autre factionnaire, placé du côté opposé, est un jeune émigré, qui pour toute arme tient un grand pistolet à la main, et dont le costume est moitié militaire et moitié civil.

Un autre garde française est en faction à la porte du fond.

Le marquis de Saint-Gaillard avec ses aîles de pigeon, son habit de lieutenant de vaisseau, sa vieille brette au côté, debout daus le fond, regarde une dixaine d'hommes grotesquement vêtus, dont quelques-uns avec des fusils, d'autres avec des bâtons, font l'exercice dans la grande allée du jardin sous le commandement d'un sergent des gardes francaises.

Le comte de Montauran, assis non loin de la table des deux émigrés qui jouent aux échecs, tient un journal à la main.

DUROSAY.

Allons, mon cher Valbrune, de la gaîté, à Coblentz comme à Versailles. Je joue l'as de cœur.

DE MONTAURAN.

Tous nos biens sequestrés et vendus au profit de la république. O mon fils, quand tu reviendras de cette Amérique dont tu courus défendre les généreux enfans... tu ne trouveras plus que la misère ; mais tu approuveras ma conduite. — L'homme d'honneur doit tout sacrifier à son devoir ; ma place était ici.

SAINT-GAILLARD.

Bien, très bien.

Digitized by Google

VALBRUNE, *jetant ses cartes sur la table avec impatience.*

Je joue d'un malheur.

DUROSAY.

Voyons, voyons, chevalier, ne te décourage pas... ta revanche.

VALBRUNE.

Allons. (*Il met au jeu.*)

MONTAURAN.

Vous jouez de l'or, messieurs!

DUROSAY.

Un louis, seulement.

MONTAURAN.

Un louis!... Proscrits, sans biens, sans espoir de secours de leurs familles, ils jouent peut-être leurs dernières ressources; mais leurs maîtres leur donnent l'exemple... Hier, au jeu de monseigneur, l'or couvrait les tables... on se serait cru au pavillon Marsan...

SAINT-GAILLARD.

Bravo, messieurs, bravo!

VALBRUNE.

Entends-tu le marquis de Saint-Gaillard?

DUROSAY.

Il aura bien de la peine à faire quelque chose de ces gens-là. De prétendus serviteurs zélés, de petits roturiers que l'orgueil seul a jetés dans nos rangs... (*L'abbé Maury sort des appartemens; apercevant Durosay et Valbrune, il s'approche de leur table.*) Monseigneur n'aurait du recevoir à Coblentz, sous la bannière de l'émigration, que les nobles.

L'ABBÉ MAURY.

Et les prêtres.

DUROSAY, *lui tendant la main.*

Nous sommes inséparables, mon cher Maury.

L'ABBÉ MAURY.

A la bonne heure.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ABBÉ MAURY.

SAINT-GAILLARD, *voyant ceux qui font l'exercice faire haut les armes, rompre leurs rangs et disparaître.*

Là, rompez vos rangs, c'est assez pour une fois. (*A Montauran.*) Comment, monsieur le comte, vous n'êtes pas encore entré chez Monseigneur.

MONTAURAN.

Il y a près d'une heure que j'attends ses ordres.

L'ABBÉ MAURY.

Monseigneur ne recevra pas ce matin. (*Il s'avance près de Saint-Gaillard et de Montauran.*) Il est chez M. le comte de Provence, qui vient de le faire appeler.

Digitized by Google

DUROSAY *se levant.*

Je ne joue plus.

L'ABBÉ MAURY.

On parle de l'organisation des maisons militaires telles qu'elles étaient à Paris.

DUROSAY.

Comment, il y aura des mousquetaires, des chevau-légers?....

L'ABBÉ MAURY.

Et de plus, les chevaliers de la couronne.

SAINT-GAILLARD.

Enfin, nous allons donc avoir une cour comme à Versailles.

MONTAURAN.

Et qui soldera ces brillantes troupes de parade.

L'ABBÉ MAURY.

On a reçu hier cinq cents mille roubles de Catherine II.

DUROSAY.

Vive l'impératrice de Russie!

MONTAURAN *à part.*

Ainsi l'aumône de Catherine va servir à donner des hochets à la vanité. (On entend le son des cors de chasse.)

SAINT-GAILLARD.

Ah! ah! monseigneur chasse aujourd'hui.

(Entrent trois officiers des chasses.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, TROIS OFFICIERS DES CHASSES, ENSUITE MONSEIGNEUR.

DUROSAY.

A nos armes!

(Durosay, Valbrune, les deux émigrés qui jouaient aux dames et quelques autres personnes entrées après les officiers des chasses se mettent sous les armes.)

L'ABBÉ MAURY *à Montauran.*

Vous pourrez saluer monseigneur à son passage.

SAINT-GAILLARD.

Garde à vous!

UN OFFICIER DES CHASSES, *sortant des appartemens.*

Monseigneur!

DUROSAY.

Présentez, armes.

(Ses hommes et les deux sentinelles présentent les armes. Monseigneur paraît.)

MONSEIGNEUR.

Bonjour, messieurs. (*A Montauran.*) Ah! mon cher comte, je vous ai fait attendre bien longtemps inutilement; monsieur le comte de Provence m'a tenu deux grandes heures dans son cabinet; en sortant de chez lui le temps m'a paru si beau que j'ai voulu chasser. C'est une passion, vous le savez,... vous ne m'en voulez pas,... vous dînerez avec moi.

Digitized by Google

MONTAURAN.

Monseigneur...

MONSEIGNEUR.

J'ai à vous parler d'affaires. (*A Saint-Gaillard.*) Monsieur le marquis de Saint-Gaillard, le poste n'est pas nombreux.

SAINT-GAILLARD.

Monseigneur, le camp de Worms à éclairci nos rangs.

MONSEIGNEUR.

C'est juste. Notre cousin de Condé est mieux gardé que nous, monsieur le comte de Provence, qui a passé l'autre jour la revue de sa troupe, dit quelle est nombreuse et bien tenue. Ici, combien avons-nous d'hommes sous les armes? à peu près.

SAINT-GAILLARD.

Le ministre de la guerre me disait hier que nous avions un effectif de six cent deux hommes.

MONSEIGNEUR.

C'est bien peu. Au surplus, nos amis nous rendent en dedans des services plus importans qu'au dehors; on travaille pour nous en France, et de faux républicains nous seront beaucoup plus utiles là bas que des royalistes ne le seraient ici; les nouvelles sont excellentes, messieurs, tout prend une bonne tournure, le Midi et l'Ouest surtout se prononcent pour nous.

MONTAURAN.

Puissent ces provinces nous représenter les véritables vœux du peuple.

MONSEIGNEUR.

Le peuple nous aime et se fera tuer pour nous. (*A tout le monde.*) Messieurs, il y a bal demain à la cour, je vous y invite tous. (*Aux officiers des chasses.*) Partons.

(Les officiers des chasses sortent, Monseigneur qui va les suivre s'arrête.)

DUROSAY.

Monseigneur, monsieur de Calonne.

MONSEIGNEUR.

Ah! ah! peut-être nous apporte-t-il encore des nouvelles importantes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE CALONNE, ENSUITE BOISHARDY ET ANATOLE.

DE CALONNE, *appercevant en entrant Monseigneur.*

Ah! monseigneur, qu'il est heureux que vous ne soyez pas parti...

MONSEIGNEUR.

Qu'est-ce donc?

DE CALONNE.

Les avis que j'avais reçus de France étaient exacts, la Vendée toute entière est en armes.

MONSEIGNEUR.

Vraiment! qui vous l'a dit?

Digitized by Google

DE CALONNE.

Le comte Joseph de Boishardy.

MONSEIGNEUR.

Le comte! il est ici?

DE CALONNE.

Il vient d'arriver; il est là, dans la cour d'honneur, entouré de tous vos dévoués serviteurs, qui l'accablent de questions... Je l'ai devancé; j'ai voulu être le premier à vous féliciter.

L'ABBÉ MAURY.

Monseigneur, je vous annonce le comte de Boishardy lui-même; ma foi, il faut de bons yeux pour le reconnaître sous cet accoutrement. Il est avec le jeune Anatole. Oreste et Pylade n'étaient pas plus inséparables.

(Boishardy entre suivi d'Anatole, tous deux portent le costume de paysans alsaciens.)

BOISHARDY, *fléchissant le genou et fesant le geste de prendre la main de Monseigneur pour la baiser.*

Monseigneur...

MONSEIGNEUR *lui ouvrant les bras.*

Là, là, mon fidèle serviteur.

(Boishardy se précipite dans les bras de Monseigneur, ils s'embrassent.)

ANATOLE *à part.*

Quel accueil il reçoit! ah que j'en suis fière.

MONSEIGNEUR, *à ceux qui sont sous les armes.*

Messieurs, rompez vos rangs, venez près de nous, notre cause est la même. (*On se groupe autour de Monseigneur et de Boishardy.*) Voyons, Boishardy, voyons,... dites-nous ce que vous avez vu.

BOISHARDY.

J'ai vu des hommes qui ne vivent, qui ne respirent que pour leurs princes. Ah! il y a trois mois, lors de mon dernier voyage, je les avais bien jugés; j'avais bien prévu ce qu'ils seraient capables de faire alors que dans une occasion propice un homme hardi paraîtrait au milieu d'eux. Elle s'est présentée cette occasion, j'étais là, j'en ai profité. A la nouvelle de la levée de trois cents mille hommes, décrétée par l'assemblée nationale, les paysans de quelques villages du bas Poitou s'assemblèrent, ils jurèrent de ne point partir, et de résister s'il le fallait à la force. Vannes et Lorient envoyèrent leurs gardes nationales; les paysans furent dissipés; mais cet échec est bientôt réparé. J'accours sur les lieux, je réunis les habitans, je les harangue, je relève leur courage; on forme de nouvelles assemblées, on revient encore pour les dissiper, mais Challans, Palluau, Apremont, Saint-Jean-de-Mont et Machecoul, où j'avais envoyé mon fidèle Anatole, s'étaient également soulevés et armés. L'avantage nous resta. Dès-lors même manifestation à Châtillon, à Maulevrier, à Cerisay; bref, à mon départ, l'étendart de Saint-Louis flottait dans presque toute la Vendée..., et ne craignez pas, Monseigneur, que ce noble élan se

Digitized by Google

ralentisse; nos Vendéens ne combattent pas seulement pour le trône, ils veulent aussi relever l'autel; comme les martyrs; ils méprisent la mort, et chacun d'eux court au combat en s'écriant: « Mon corps est au roi, mon ame est au pape, *en avant!* »

MONSEIGNEUR.

Les braves gens!

MONTAURAN, *à part.*

Que de maux pour la France!

BOISHARDY.

Mais, Monseigneur, il importe qu'un chef habile, expérimenté, ayant toute votre confiance, dirige ce grand mouvement.

DUROSAY *à part.*

Il veut être ce chef.

BOISHARDY,

Sans cela la division pourrait se mettre parmi les royalistes, les affaiblir et compromettre le triomphe de notre cause.

L'ABBÉ MAURY.

Il a raison...

BOISHARDY.

C'est ce motif puissant qui m'a déterminé à me rendre en toute hâte ici, non sans peine, sans danger, car les frontières sont bien gardées; mais, grace à ces déguisemens et à notre expérience, Anatole et moi, nous sommes arrivés au port sans encombre.

MONSEIGNEUR.

Heureusement pour nous tous, mes bons amis... mais rendez-vous auprès de monsieur le comte de Provence, vous le trouverez souffrant et ne pouvant quitter son cabinet; répétez-lui ce que vous venez de nous dire... N'omettez aucun détail... Parlez-lui du chef qu'il convient d'envoyer... C'est une chose très importante...

BOISHARDY.

Monseigneur, Votre Altesse doit comprendre combien les instants sont précieux.

MONSEIGNEUR.

Oui les circonstances sont graves... Il faut agir... A mon retour de la chasse nous causerons sérieusement de tout celà... Monsieur de Calonne, veuillez introduire le comte.

BOISHARDY, *à part.*

Une chasse dans un semblable moment!

MONSEIGNEUR.

Monsieur de Valbrune, montez à cheval et courez annoncer cette importante nouvelle à notre cousin de Condé. — Monsieur de Montauran, faites une proclamation à notre petite armée que je devais passer en revue ce matin. (*à Saint Gaillard.*) Marquis, je vous emmène avec moi à la chasse; vous verrez mon nouvel équipage, il m'a coûté cher; mais il est délicieux.

MONTAURAN.

Pauvre France!

Digitized by Google

BOISHARDY.

Viens, Anatole, suis-moi.

ANATOLE.

Oui, partout et toujours.

MONSEIGNEUR.

A tantôt, messieurs.

(Tout le monde sort de différents côtés.)

SCÈNE V.

L'ABBÉ MAURY, DUROSAY.

DUROSAY.

Monseigneur choisit mal son moment pour aller à la chasse. Le conseil va s'assembler sur le champ pour entendre Boishardy, et Monseigneur...

L'ABBÉ MAURY.

N'y sera pas. Eh bien, mon cher, on se passera de lui. N'avons-nous pas là-dedans, comme président, monseigneur le comte de Provence. Nous sommes sûrs que celui-là ne sortira pas, sa goutte nous en répond; le coneil sera même au grand complet; tous les ministres d'abord et les intimes, tels que le comte d'Avaray, Cazalès, de Laval, Montmorency, le vicomte de Mirabeau et moi, parbleu, moi, dont la tête vaut tout un conseil.

DUROSAY.

Monsieur de Mirabeau aura peine à se faire pardonner ici le mal que nous a fait là-bas son frère.

L'ABBÉ MAURY.

Il est à nous corps et biens. — Il disait l'autre jour à monsieur de Laval, son ami intime, qu'il n'hésiterait pas à lui brûler la cervelle, si le roi lui en donnait l'ordre. — C'est là, j'espère, un homme qui nous rappelle le bon temps. S'il n'était incapable, je le nommerais chef de l'armée vendéenne.

DUROSAY.

Sur qui croyez-vous, monsieur l'abbé, que tombera le choix de la cour?

L'ABBÉ MAURY.

Les voix se balanceront entre de Montauran et de Boishardy.

DUROSAY.

Boishardy!

L'ABBÉ MAURY.

Cet honneur lui serait dû; c'est un homme d'exécution; et c'est là ce qu'il nous faut.

DUROSAY.

Sa noblesse n'est pas bien ancienne et sa conduite passée peu honorable.

L'ABBÉ MAURY.

On se souviendra de tout cela quand on n'aura plus besoin de lui. Du reste, vous en voulez à Boishardy. Il s'est presque déclaré l'adorateur de mademoiselle de Montauran, jeune et char-

Digitized by Google

mante personne qui a suivi son père dans l'émigration, et qui, je crois, n'est pas insensible aux hommages du jeune chef vendéen. Vous aviez peut-être aussi quelque projet, et le dépit..... Que nous veut cet homme?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PICHON.

(Pichon entre avec défiance et en saluant humblement.)

DUROSAY.

Entrez, mon ami, entrez.

PICHON.

Vous êtes bien bons, messieurs. (*A part.*) A la bonne heure, ceux-là sont honnêtes. (*Haut.*) Messieurs, pourriez-vous m'indiquer....

L'ABBÉ MAURY.

Que voulez-vous? qui êtes-vous?

PICHON.

Messieurs, je suis le fils unique de feu père Pichon.

L'ABBÉ MAURY, DUROSAY.

Pichon!

PICHON.

C'est mon nom depuis..... toujours.....

DUROSAY.

Vous n'êtes donc pas noble?

PICHON.

Noble! pas si b... Je veux dire..... je suis fermier.

DUROSAY.

Que vient faire ici ce malotru?

L'ABBÉ MAURY.

Calmez-vous, mon cher vicomte; ce garçon est peut-être de la Vendée.

PICHON.

Oui, monsieur le curé, j'en suis.

L'ABBÉ MAURY.

Et bon royaliste, n'est-ce pas?

PICHON.

Hum, hum.

DUROSAY.

Comment, malheureux! serais-tu républicain?

PICHON.

Non... non... je suis mitoyen.

L'ABBÉ MAURY.

Ah! ah!... voilà une singulière opinion.

PICHON.

Voyez-vous, messieurs, la politique ne fait pas venir la récolte... J'ai jamais vu ni le roi, ni la république. Payer les impôts à l'un ou à l'autre, faut toujours payer. C'est ce qui fait que ça m'est égal, et que je voudrais bien voir le citoyen Montauran.

Digitized by Google

DUROSAY.

Hein?

PICHON.

Oh! v'là une fameuse bêtise..... Monseigneur!... c'est que j'vas vous dire : on a changé tant de choses qu'on ne s'y reconnaît plus; y a pas jusqu'aux saints qu'on a débaptisés... mais j'y ferai attention... Les nobles, c'est pas des citoyens... J'sais même pas si ils sont encore Français.

DUROSAY *à l'Abbé.*

Est-ce encore une bêtise ou une épigramme?

L'ABBÉ MAURY.

Il vaut mieux voir la chose du bon côté. — Ah ça, dis-moi, mon ami?

PICHON.

Y paraît qu'on se tutoie ici comme là-bas. (*Haut.*) Qu'est-ce que tu veux que je te dise, monseigneur le curé?

DUROSAY.

Insolent!

L'ABBÉ MAURY.

Ah! ah! ah! ah! le pauvre garçon se croit encore devant M. Marat ou M. Robespierre.

PICHON.

Y paraît que c'est pas encore la mode ici... d'être tous égals...

DUROSAY.

Non, pas encore, Dieu merci.

L'ABBÉ MAURY.

Voyons, mon garçon, que veux-tu à M. de Montauran?

PICHON.

J'peux pas vous le dire, vu que c'est un secret entre nous deux, moi et lui.

DUROSAY.

Un secret..... (*Bas à l'abbé.*) Je me suis toujours défié de ce grand moraliste de Montauran. Est-ce que par hasard il aurait des intelligences avec les républicains?

L'ABBÉ MAURY.

Il est trop honnête homme pour avoir l'esprit de nous trahir. Que nous veut M. de Saint-Gaillard?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINT-GAILLARD.

PICHON.

Saint-Gaillard! Tiens, v'là un saint qu'on n'a pas encore rogné.

SAINT-GAILLARD.

J'arrive avec Monseigneur. On nous a fait interrompre notre chasse pour nous rendre sur-le-champ au conseil qui va nommer séance tenante le chef de l'armée vendéenne. Monsieur l'abbé, on n'attend que vous au conseil.

Digitized by Google

L'ABBÉ MAURY.

Je vais entrer... Parbleu, l'ami, tu ne tarderas pas à voir M. de Montauran; le voilà là-bas qui descend de cheval..... et j'aperçois sa jeune et jolie fille qui sans doute vient à sa rencontre.

SAINT-GAILLARD.

Monsieur le vicomte, voici l'heure où l'on va relever le poste.

DUROSAY.

Je suis à vos ordres, M. le marquis.

(L'abbé Maury entre dans les appartemens. Saint-Gaillard et Durosay sortent par le fond en saluant Montauran, et Cécile paraît par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

MONTAURAN, CÉCILE, PICHON.

PICHON.

Quel bonheur! Mademoiselle Montauran, je pourrai m'acquitter de ma commission.

CÉCILE *courant au-devant de son père.*

De ma fenêtre je vous avais aperçu mon père, et je venais savoir.....

MONTAURAN.

Mais regarde donc, Cécile, je ne me trompe pas, cet homme... c'est Pichon.

CÉCILE.

Pichon!

PICHON.

Moi-même, vous ne m'attendiez pas, hein? d'abord que je commence par vous dire bien des choses de Catherine, ma femme, sœur de lait de mam'selle qui vous embrasse de tout son cœur de loin. C'te pauvre femme, je l'ai laissée à la ferme ben inquiète; car c'est joliment dur allez de passer la frontière, y m'a sifflé plus d'une balle dans les oreilles, et quand on n'en a pas l'habitude... Enfin, heureusement que ces tirailleurs-là n'ont pas appris à tirer l'oie, sans çà je vous promets qu'ils ne m'auraient pas manqué.

CÉCILE.

Mon pauvre Pichon, tu dois être bien fatigué?

MONTAURAN.

Assieds-toi, mon ami, et dis-nous quel motif si grave a pu t'engager à entreprendre ce dangereux voyage.

PICHON.

J'vas vous conter ça, mais debout, si vous voulez ben le permettre; sans ça je me rouillerais les jambes et j'en ai encore besoin, vu que dans une heure je veux être loin d'ici. J'suis pas à mon aise dans votre ville de Coblentz; on y roule sur les ducs et les marquis, y en a autant que de pavés. Y voient ma blonse d'un mauvais œil, et puis je veux pas avoir l'air de déserter mon pays; je partirai donc aussitôt que je vous aurai dégoisé ce qui m'amène. Voilà la chose. On nous a dit y a quelque temps; les seigneurs

Digitized by Google

sont supprimés; les autres ont crié tant mieux, j'ai crié tant mieux comme les autres; après ça on a dit : les seigneurs se sont faits Prussiens, leurs biens seront vendus au profit de la nation; les fermiers ont alors presque tous acheté leurs fermes, j'ai fait comme les fermiers. Mais la nation, qui ne se connaît pas en terrains et en charrues, a vendu ça bon marché; comme ça lui avait rien coûté, elle y a encore trouvé du bénéfice. Votre ferme de près d'Auray, qui vaut trente mille livres haut la main, ne m'a coûté que dix mille livres en assignats. Un soir, j'étais avec ma femme au coin du feu; elle me dit : Pichon, v'là une propriété qui est pas payée son prix; de père en fils elle nous a nourris; la famille y a fait des économies, grace à ce bon M. de Montauran, qui ne nous tourmentait pas dans les mauvaises années; il a été excellent maître, nous ne devons pas l'oublier; il est malheureux et nous sommes à not' aise, il a deux enfans, et nous avons beau faire nous en avons pas encore; faut pas gagner sur lui. J'l'ai comprise. J'y ai tendu la main. T'es une brave femme, que j'y ai dit; y m'reste 20,000 livres sur les 30,000 que j'avais mises de côté pour acheter la ferme. J'partirai demain pour Coblentz, ous que j'trouverai not' ancien propriétaire. Là-dessus j'ai mis les jaunets dans ma ceinture; je suis arrivé jusqu'ici sans trop de déchet, et v'là les 20,000 livres que je vous devais. Vous allez m'en donner une petite quittance que j'apporterai à not' femme pour qu'elle n'ait pus de poids sur l'estomac, et j'ferons chacun d'not' côté d'nouvelles économies pour les petits Pichon que le bon Dieu voudra ben nous envoyer. Eh ben! à cause donc que vous pleurez, mamselle?

CÉCILE.

Ah! pourquoi Catherine n'est-elle pas là? je l'embrasserais comme une sœur.

PICHON.

Faut pas que ça vous gêne, mamselle, nous sommes en communauté de biens.

MONTAURAN.

Embrasse-le, ma Cécile, c'est la seule récompense que nous puissions lui offrir.

PICHON.

Comment, vraiment vous me feriez l'honneur...

CÉCILE *l'embrassant.*

Mon ami, c'est pour Catherine.

PICHON.

Je lui remettrai, mamselle. A présent, monsieur le comte, voulez-vous bien avoir la bonté de me faire le petit acquit....

MONTAURAN.

Penses-tu que je puisse accepter?

PICHON.

C'est vot' dû. Je vous promets, foi de Pichon, que je ne remporterai pas vos écus; c'est trop lourd.

Digitized by Google

CÉCILE.

Mon père, vous ne pouvez refuser, un temps viendra peut-être où nous serons en état de reconnaître.

MONTAURAN *à Pichon.*

Mon cœur est digne de comprendre le tien, j'accepte ce que tu m'offres, mais non à titre de remboursement : plus tard, nous compterons ensemble.

PICHON, *détachant la ceinture.*

V'là la poule aux œufs d'or; c'est ma femme qui a compté les rouleaux, et je crois qui sont au complet.

CÉCILE.

Tu ne nous quitteras pas aujourd'hui.

PICHON.

Ah ! Mam'selle... Catherine m'attend. (*Bas*) et puis une autre personne dont je ne puis parler qu'à vous.

CÉCILE *bas.*

Quel est ce mystère.

MONTAURAN.

Il a raison; d'un moment à l'autre, les communications peuvent être interceptées, je vais te donner le reçu que tu me demandes, ensuite je te conduirai moi-même jusqu'aux portes de la ville. Je monte à mon cabinet, Cécile; reste avec notre ami jusqu'à mon retour.

SCÈNE IX.

CÉCILE, PICHON.

CÉCILE.

Nous sommes seuls, de quelle personne avez vous donc voulu me parler.

PICHON.

Comment, Mam'selle, vous ne devinez pas.

CÉCILE.

Ah ! je n'ose en croire mes pressentimens, serait-ce mon frère.

PICHON.

Chut.... c'est lui-même.

CÉCILE.

Pourquoi cacher son retour à mon père. Ah ! mon ami, de grace, hâte-toi de m'instruire.

PICHON.

Voilà, ça ne sera pas long; votre frère est venu à la ferme, il y a un mois, il était en uniforme de simple soldat.

CÉCILE.

Lui.

PICHON.

Y nous a embrassés d'abord ma femme et moi, et puis il a presque pleuré en parlant de vous; je ne peux pas les suivre,

Digitized by Google

disait-il, mon premier devoir est de défendre mon pays. Je lui dis alors que je comptais venir ici; là dessus y se met à écrire une lettre pour monsieur son père, en me recommandant ben de vous la remettre à vous. Ma sœur, dit-il, préparera mon père à apprendre que son fils combat sous d'autres drapeaux; et c'tte lettre la v'là.

CÉCILE.

Mon frère dans les rangs de l'armée républicaine..... O mon Dieu!

PICHON.

On redescend..., c'est M. votre papa. A mon arrivée à la ferme je verrai probablement M. Arthur, et je lui donnerai la moitié de l'embrassade que j'ai reçue pour Catherine. Chut! v'la le papa.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONTAURAN.

MONTAURAN.

Tiens, mon ami, garde ce papier; si je meurs sans avoir pu m'acquitter envers toi, montre le à mon fils, il paiera ma dette.

PICHON.

Merci, ben obligé, à présent je vas me remettre en route.

MONTAURAN.

Et moi, je vais t'accompagner jusqu'aux portes de la ville. Au revoir, mon enfant.

PICHON.

Adieu mamselle, revenez en France le plus tôt possible; c'est encore plus gai qu'ici.

CÉCILE.

Adieu, mon ami; ne m'oublies pas auprès de Catherine. (*Bas*). Ni de mon frère.

PICHON.

Soyez tranquille.

(Montauran embrase sa fille et sort avec Pichon.)

SCÈNE XI.

CÉCILE, ANATOLE.

(Cécile reconduit son père jusqu'à la porte du fond et semble le suivre des yeux ainsi que Pichon. Pendant ce temps Anatole sort par la porte qui conduit aux appartemens.)

ANATOLE.

Ce conseil ne finira pas aujourd'hui. Ma foi je me lasse d'attendre la décision, et je vais... Que vois-je? Je ne me trompe pas... Cette jeune personne... C'est bien mademoiselle de Montauran. A mon dernier voyage j'ai remarqué les assiduités de Boishardy auprès d'elle et je m'étais promis à la première ren-

Digitized by Google

contre de tâcher de découvrir l'impression qu'il avait produite sur elle... nous sommes seules, essayons d'éclaircir mes doutes.

CÉCILE.

Je ne les vois plus... Comment ferai-je pour annoncer à mon père... (*En remontant la scène, elle regarde la lettre de son frère et n'aperçoit Anatole qu'en arrivant juste devant lui.*) Ah!

ANATOLE.

Pardon, mademoiselle.

(Anatole a ôté sa blouse, il est en costume d'officier vendéen : habit à revers, ceinture blanche, décoration vendéenne sur le cœur et pistolets à la ceinture. Il ne manque à son costume que le sabre et le chapeau rond à plumes blanches. En voyant qu'elle n'est pas seule, Cécile cache avec empressement la lettre de son frère.)

CÉCILE *à part,*

Monsieur Anatole. (*Haut.*) Le comte Boishardy serait-il de retour?

ANATOLE.

Oui, mademoiselle, depuis une heure environ.

CÉCILE.

Priez-le, monsieur Anatole, de ne pas oublier mon père quand il visitera ses amis.

ANATOLE.

Je suis sûr, mademoiselle, que monsieur votre père recevra sa première visite; pourtant je ne m'acquitterai pas moins du message dont vous me chargez; mon ami sera heureux d'apprendre que mademoiselle de Montauran a daigné se souvenir de lui.

CÉCILE.

Vous devez être fier, monsieur, d'avoir pour frère d'armes, pour ami, un homme qui bien jeune encore est déjà le plus ferme soutien de ses princes.

ANATOLE *à part,*

Quelle chaleur!

CÉCILE.

Monsieur le comte a sans doute acquis de nouveaux droits à la reconnaissance de la cour... Dans ce dernier voyage que d'exploits brillans, que de hauts faits,... qu'il doit être heureux, car il ne respire que pour la gloire, .

ANATOLE.

La gloire ne suffit pas au bonheur, et si j'ai su lire dans le cœur de Boishardy.....

CÉCILE.

Que peut-il désirer de plus?

ANATOLE.

Je crois l'avoir deviné... Inséparable de Boishardy, toutes ses pensées me sont connues... l'amour...

CÉCILE.

Il aimerait quelqu'un?

ANATOLE.

J'en suis sûr.

Digitized by Google

CÉCILE.

En... France?

ANATOLE.

Non, mademoiselle... ici.

CÉCILE.

Ici?

ANATOLE.

Vous baissez les yeux... Vous m'avez donc compris? Eh bien oui, mademoiselle, Boishardy...

CÉCILE.

Quelqu'un vient. Monsieur Anatole, permettez-moi...

ANATOLE.

Eh quoi, mademoiselle, vous me quittez sans me dire un mot qui puisse encourager...

CÉCILE.

Monsieur Anatole, vous êtes un excellent ami; mais votre zèle vous entraîne un peu loin. Si le cœur de mademoiselle de Montauran renferme un sentiment secret, son père seul a le droit de l'interroger.

(Elle salue Anatole et sort.)

SCÈNE XII.

ANATOLE, PUIS BOISHARDY.

ANATOLE.

Elle l'aime... Une femme ne se trompe jamais en lisant dans les yeux d'une rivale... Elle est jeune, jolie, noble... Si Boishardy... Ah il ne l'oserait pas! N'importe, nous ne resterons pas long-temps ici... Les balles républicaines sont moins dangereuses pour moi que le séjour de Coblentz. Aussitôt après la nomination de Boishardy... Le voilà, il sort du conseil... Dans quelle agitation!

BOISHARDY.

Quelle ingratitude!

ANATOLE.

Je t'attendais avec impatience... Quelle nouvelle? Ah! je lis sur ta figure la décision du conseil... Tu n'as pas le commandement de la Vendée.

BOISHARDY.

Montauran sera nommé.

ANATOLE.

Lui!... Et quels services a-t-il donc rendus?

BOISHARDY.

Sa noblesse est plus ancienne que la mienne. Mon indignation était au comble. Je suis sorti pour ne pas éclater.

ANATOLE.

Te voilà bien payé de tous tes sacrifices.

Digitized by Google

BOISHARDY.

Ce que j'ai fait est fait; mais qu'ils n'espèrent plus rien de moi. Anna... ce bras qu'ils dédaignent pourra leur être fatal.

ANATOLE.

Que dis-tu?

BOISHARDY.

Les républicains seront moins ingrats peut-être...

ANATOLE.

Quelle idée! Boishardy, tu deviendrais un traître?

BOISHARDY.

Un traître! L'homme qui sous le voile de la fidélité vend à l'ennemi les plans et les secrets du parti qu'il feint de servir... est un traître: celui-là doit être voué à l'infamie. Mais quitter ouvertement une bannière sous laquelle les circonstances vous avaient placé, dire hautement à ceux dont on se sépare: « Guerre à mort, mais guerre franche entre nous... » c'est le fait d'un homme mécontent, mais brave, loyal, et qui marche droit à une noble vengeance.

ANATOLE.

On t'accusera toujours d'avoir faussé tes sermens. Tes services sont méconnus, dédaignés; eh bien! ne sers plus des princes ingrats qui ne méritaient pas que tu répandisses ton sang pour eux. Quitte-les pour toujours; mais brise ton épée plutôt que d'aller l'offrir à ces républicains qui ne te pardonneront pas de les avoir tant de fois vaincus.

BOISHARDY.

Tu veux qu'exilé, proscrit, je languisse dans une lâche oisiveté. Non, je n'y consentirai pas... Je ne puis vivre sans combat, sans gloire. La gloire! voilà ce que je cherchais sous cette bannière que j'avais relevée de la poudre où elle était tombée... Le parti de la république m'ouvrait ses rangs, mais il triomphait, et je trouvai plus digne de moi de relever un trône en débris et d'y replacer une famille proscrite, abandonnée de tous. Plus l'entreprise était périlleuse et paraissait impossible, plus elle souriait à mon courage... Mais ils sont ingrats, ils me repoussent; eh bien! je renverserai ce que j'avais déjà fait pour eux. Anna, si tu me blâmes... tu es libre; je tenterai seul cette nouvelle fortune.

ANATOLE.

Moi, te quitter! Eh! que m'importe la bannière sous laquelle tu combattras? Est-ce donc pour défendre la cause royale que mon bras de femme s'est armé d'une épée? En te suivant sur tous les champs de bataille, je ne voulais que te faire un rempart de mon corps. Tu me trouveras toujours à tes côtés. Qui t'attaque est mon ennemi, quelle que soit la cocarde qu'il porte.

BOISHARDY.

Chère Anna!

ANATOLE.

Je ressens d'ailleurs moins vivement l'injure que tu viens de recevoir, puisqu'elle t'éloignera plus tôt de Coblentz.

Digitized by Google

BOISHARDY.

Quel motif?

ANATOLE.

Boishardy, si nous restions long-temps ici... tu me tromperais.

BOISHARDY.

Que dis-tu?

ANATOLE.

Tu aimes mademoiselle de Montauran.

BOISHARDY.

Moi!

ANATOLE.

Cet amour que j'ai deviné fait mon supplice; il me tuerait si tu prolongeais ton séjour à Coblentz. Boishardy, tu le sais, mon existence est tout entière dans ton amour : qu'il cesse, et je meurs..... Fille d'un simple laboureur, je ne pourrai jamais porter le noble nom de Boishardy, et pourtant je n'ai pu résister. J'ai tout oublié pour toi. Ne pouvant me nommer ta femme, tu m'as juré devant Dieu que jamais une autre n'aurait ce titre; de ce moment, j'abandonnai, pour te suivre, amis, famille, patrie; j'ai rejeté les habits de mon sexe; je suis devenue ton ami, ton frère d'armes; mon sang a rougi plus d'une fois le fer des bleus qui menaçait ta poitrine... Boishardy, je tiendrai jusqu'au dernier soupir le serment que nous avons fait de vivre et de mourir ensemble..... Si tu y manquais..... Ah! Boishardy, dis-moi que tu ne l'oublieras jamais.

BOISHARDY.

Non, non, mon Anna, jamais.

ANATOLE.

J'en serai plus sûre encore quand nous aurons quitté les lieux qu'habite mademoiselle de Montauran. On vient.... Ce sont tous les officiers de garde, ils accourent sans doute pour connaître le nouveau chef de l'armée vendéenne.

BOISHARDY.

Sortons, Anatole,... allons attendre que cette nomination soit officielle; une heure après, nous serons sur la route de France.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

SAINT-GAILLARD, DUROSAY, LE COMMANDEUR, LE PRÉSIDENT, DIVERS AUTRES ÉMIGRÉS.

DUROSAY.

Arrivez, messieurs, arrivez; le conseil va finir, et sa décision va nous être communiquée.

SAINT-GAILLARD.

Du reste, vous savez tous les excellentes nouvelles que l'on a reçues.

LE COMMANDEUR.

On nous a dit que les Vendéens étaient en route pour Pa

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Ils doivent y être. Le chef qu'on va nommer n'aura plus rien à faire.

SAINT-GAILLARD.

Qu'à préparer notre rentrée; j'espère qu'on nous élèvera des arcs de triomphe...; c'est bien le moins qu'on fasse pour les nobles martyrs de la légitimité.

LE PRÉSIDENT.

Il faudra qu'on nous rende le double de ce que nous avons laissé.

DUROSAY *riant.*

Sans doute, il faut que la fidélité rapporte quelque chose; soyez tranquilles, on nous a promis de doubler les impôts.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure.

DUROSAY.

Hé bien! M. de Saint-Gaillard, vous le voyez, il a fallu bien peu de chose pour culbuter madame la république; je le disais bien moi, qu'il ne faudrait que des fouets de poste pour chasser devant nous ces manans, ces misérables roturiers qui s'étaient affublés d'épaulettes et d'épées comme s'ils avaient appris à les porter.

LE PRÉSIDENT.

Quand nous rentrerons, nous établirons de bonnes petites cours prévotales.

SAINT-GAILLARD.

Il faudra rouer vifs tous les scélérats qui ont prêté le serment du jeu de paume.

DUROSAY.

Point de grâce pour eux, ni même pour ces hommes prudens, qui toujours au milieu des partis, ne sont ni blancs ni tricolores, et qui nuisent à tous en ne servant personne.

SAINT-GAILLARD.

Vous parlez-là de tous les gens en place..., il leur faut une punition exemplaire.

DUROSAY.

Nous les destituerons, et nous prendrons leurs emplois.

LE PRÉSIDENT.

Je demanderai moi qu'on rase tous les faubourgs.

DUROSAY.

Oui, tous.

LE COMMANDEUR.

Excepté le faubourg Saint-Germain; il est resté pur celui-là, et puis d'ailleurs j'y ai mon hôtel.

LE PRÉSIDENT.

Avant tout, il faudra faire rebâtir la Bastille.

DUROSAY.

i, par souscription.

SAINT-GAILLARD.

ence, messieurs, on sort du conseil.

re

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MONSEIGNEUR, L'ABBÉ MAURY.

UN HUISSIER.

Monseigneur. (Monseigneur entre en saluant tout le monde.)

MONSEIGNEUR.

Messieurs, je devine le motif qui vous rassemble.

SAINT-GAILLARD.

Nous attendions avec la plus vive impatience la sortie du conseil.

MONSEIGNEUR.

Vous allez connaître le choix qu'il a fait. (*Bas à l'abbé.*) Je ne vois pas le comte de Boishardy.

L'ABBÉ MAURY.

Mécontent de nous, il s'est retiré.

MONSEIGNEUR.

Il boude.

L'ABBÉ MAURY.

Nous avons eu tort de ne pas lui donner le commandement en chef.

DUROSAY.

Voici M. de Montauran.

MONSEIGNEUR.

Il ne pouvait venir plus à propos. Approchez mon cher comte, approchez; messieurs, je vous présente le généralissime des armées vendéennes.

MONTAURAN.

Moi, monseigneur!

SAINT-GAILLARD.

Recevez, M. le comte, nos sincères félicitations.

MONSEIGNEUR.

Nous ne pouvions mieux récompenser votre dévoûment pour notre dynastie: monsieur le comte de Provence vous remettra vos instructions.

MONTAURAN.

Un tel choix m'honnore sans doute, monseigneur; j'ai toujours été prêt à verser mon sang pour votre auguste famille; mais...

MONSEIGNEUR.

Vous acceptez, je pense.

MONTAURAN.

Pardon, monseigneur, je n'ai peut-être pas les talens nécessaires.

MONSEIGNEUR.

On vous a cru capable puisqu'on vous a choisi.

MONTAURAN.

Je ne suis pas le chef qui convient à une telle entreprise.

MONSEIGNEUR.

Comment!... refuseriez-vous?...

Digitized by Google

MONTAURAN.

Oui, monseigneur. (*Mouvement de surprise.*) Daignez m'entendre avant de condamner mon refus. Quand d'affreux malheurs vous forcèrent à quitter la France, je crus devoir vous suivre; mes amis, mes biens, ma belle et chère patrie, je vous sacrifiai tout; s'il l'eût fallu, le travail de mes mains aurait essayé de payer la dette de la reconnaissance; mais si par devoir je me suis exilé de mon pays, par devoir aussi je ne puis y rentrer avec la mission que vous daignez m'offrir.

L'ABBÉ *à part.*

Je ne m'attendais pas à cela.

MONTAURAN.

Monseigneur, je lis dans vos yeux que vous n'appréciez pas les motifs de ma conduite; mais quelque doivent être les suites de mon refus, j'obéirai à ma conscience.

MONSEIGNEUR.

Dites à la trahison, à la lâcheté!

MONTAURAN *mettant la main à la garde de son épée.*

Monseigneur!

DUROSAY *l'arrêtant.*

Que faites vous!

MONSEIGNEUR.

Quelle audace!

MONTAURAN.

Pardonnez, monseigneur, à un vieux guerrier qui n'a pu sans indignation voir sa vie entière flétrie par un seul mot; il dévorera l'outrage dont on a payé ses services. En vous suivant, j'avais cru vous donner la preuve d'une fidélité, d'un dévoûment sans bornes. Cette fidélité, ce dévoûment vous deviennent suspects, je ne puis demeurer davantage auprès de votre personne; ma noblesse, ma fortune, mon grade, je devais tout à votre famille, il est juste que je lui rende tout ce que j'en ai reçu. Ma fortune, elle est perdue, perdue par le fait de mon émigration; ma noblesse, dans un instant vous en aurez tous les titres; mon grade, en voilà les insignes; j'y joins cette épée, que j'eusse été fier de montrer encore aux ennemis de mon pays, mais qui, dans mes mains, ne se trempera jamais dans le sang de mes compatriotes.

MONSEIGNEUR *jetant l'épée.*

Loin de moi ce fer, ce fer d'un parjure.

MONTAURAN.

Permettez-moi, monseigneur, de me retirer.

MONSEIGNEUR.

Je vous défends de sortir. Gardes, à moi! Veillez sur M. de Montauran; c'est un traître qui nous vendrait à nos ennemis.

MONTAURAN,

Les hommes qui vous entraînent à porter sur la patrie une main parricide, et qui ne frémissent pas de livrer nos provinces aux horreurs de la guerre civile, ceux-là vous trahissent, car ils élèvent entre la France et vous une barrière insurmontable.

Digitized by Google

MONSEIGNEPR.

Qu'il reste ici..., jusqu'à ce que le conseil ait décidé de son sort.

L'ABBÉ MAURY *à Durosay.*

Courez prévenir Boishardy, qu'il revienne; sa nomination est sûre maintenant.

MONSEIGNEUR.

Je rentre au conseil; ne vous séparez pas, dans une heure vous apprendrez le nouveau choix que nous aurons fait; que personne jnsqu'à nouvel ordre ne communique avec M. de Montauran.

L'ABBÉ MAURY *à part.*

Les honnêtes gens sont de bien grands sots.

MONSEIGNEUR *bas à l'abbé.*

Envoyez chercher Boishardy.

L'ABBÉ MAURY.

C'est fait.

MONSEIGNEUR.

Acceptera-t-il maintenant?

L'ABBÉ MAURY.

C'est un ambitieux, et les hommes de ce caractère n'y regardent pas de si près.

MONSEIGNEUR.

Suivez-moi, monsieur l'abbé; vous, monsieur de Saint-Gaillard, venez prendre les ordres du conseil.

(Monseigneur et l'abbé Maury rentrent au conseil; le émigrés s'éloignent de Montauran, on les voit se promener en causant dans les allées du jardin. Ils doivent être toujours en vue, mais hors de portée d'entendre. Cécile de Montauran paraît, elle est émue et court à son père.)

SCÈNE XV.

MONTAURAN, CÉCILE.

CÉCILE.

Qu'ai-je appris, mon père.

MONTAURAN.

Ne t'effraies pas ma Cécile.

CÉCILE.

A vous, le plus fidèle de leurs serviteurs, ils oseraient donner des fers... Mais qu'avez-vous donc fait?

MONTAURAN.

J'ai refusé de m'armer contre mon pays...

CÉCILE.

O ciel! c'est vous qu'on avait choisi...

MONTAURAN.

Pour commander en Vendée.

CÉCILE.

Ah! mon père, Dieu lui-même vous a dicté ce refus; si vous saviez quel ennemi vous aviez à combattre.

MONTAURAN.

Que veux-tu dire?

Digitized by Google

CÉCILE.

Ah! maintenant je puis tout vous apprendre; mon frère...

MONTAURAN.

Eh bien.

CÉCILE.

Il est en France.

MONTAURAN.

En France!

CÉCILE.

Cette lettre achevera de vous instruire.

MONTAURAN.

Une lettre de mon fils, donne,... donne,... le ciel me devait cet instant de bonheur. (*Lisant.*) « Mon père, en apprenant que » mes concitoyens avaient enfin réclamé hautement les droits de » l'homme; j'ai quitté l'Amérique pour sceller s'il le fallait de » mon sang le triomphe de la liberté. En arrivant, on m'a dit » que tout noble devait émigrer, que la France était maintenant » à Coblentz, et qu'enfin M. de Montauran avait donné l'exem- » ple. Je respecte les motifs qui ont pu vous entraîner, mais j'ai » cru devoir suivre une autre route. Citoyen avant tout, j'ai couru » à la frontière que menaçait l'étranger; je ne suis dans l'armée » républicaine que simple soldat; mais les boulets ennemis m'ap- » porteront bientôt la mort ou une épaulette. Adieu, mon père; » je vous chéris toujours. Vous pardonnerez à votre fils, car votre » cœur comprendra le sien. Si je meurs, mes derniers vœux se- » ront pour vous et notre chère patrie. ARTHUR. »

O mon Dieu! je te remercie, tu n'as pas permis qu'un père s'armât contre son fils. Tu donnes un protecteur à ma Cécile.

CÉCILE.

Vous pardonnez à Arthur?

MONTAURAN.

Il a fait son devoir. Plus heureuse que moi, tu le reverras bientôt.

CÉCILE.

Que dites-vous?

MONTAURAN.

Je prévois qu'une longue captivité sera le prix de mon refus. On va nous séparer, et je ne te laisserai pas seule, sans appui, dans un pays étranger. Ma fille, il faut retourner en France.

CÉCILE.

Sans vous, mon père?

MONTAURAN.

Plus tard, je l'espère, j'irai t'y rejoindre. Si l'honnête Pichon ne fût point parti, il t'eût servi de guide.

CÉCILE.

Je ne veux pas vous quitter.

MONTAURAN.

Chère enfant, que deviendras-tu quand les portes d'un cachot s'élèveront entre nous?... Il me reste un espoir... oui... si Bois-

Digitized by Google

hardy, comme je n'en doute pas, est nommé chef de l'expédition, je le chargerai de veiller sur toi.

CÉCILE.

Le comte Boishardy?

MONTAURAN.

C'est un homme d'honneur digne de ma confiance. Il te conduira jusqu'aux frontières; de là... tu iras à Vannes, chez ma sœur, où tu attendras en paix le jour qui devra nous réunir. Point de larmes, mon enfant... L'avenir renferme peut-être encore du bonheur pour ma famille.

(Il embrasse sa fille. Dans ce moment, Boishardy paraît au fond; tous les émigrés lui serrent la main en semblant le féliciter.)

SCÈNE XVI.

MONTAURAN, CÉCILE, BOISHARDY.

MONTAURAN.

On vient, c'est Boishardy... Pourquoi cette émotion, ma fille... Crois-tu qu'il me refuse?

BOISHARDY.

Je vous remercie mes chers amis... Mais le vent de la faveur est si changeant qu'en vérité je ne sais si je dois compter... Monsieur de Montauran sans épée!

MONTAURAN.

Mon jeune ami, ces messieurs ne vous ont-il pas encore appris ma disgrace? Plus tard vous saurez tout. Mais je n'ai plus, peut-être, que quelques minutes de liberté, et je me hâte d'en profiter pour solliciter de vous un service que vous ne me refuserez pas; car je ne vous crois pas homme à abandonner celui que vous nommiez votre ami, parcequ'il est malheureux.

BOISHARDY.

Ah! monsieur le comte, disposez de moi.

MONTAURAN.

Persécuté par ceux-là mêmes auxquels j'ai tout sacrifié, privé de ma liberté, je dois éloigner ma fille d'une cour où son père ne serait plus là pour la protéger; mais pour regagner la France il lui fallait un guide, et c'est vous que j'ai choisi.

BOISHARDY.

Moi!

MONTAURAN.

Vous partirez demain, sans doute: consentez vous à conduire ma Cécile jusqu'aux frontières?

BOISHARDY.

Ah! monsieur, pouviez vous douter un instant de mon empressement à vous servir: je veillerai sur mademoiselle de Montauran comme sur une sœur.

MONTAURAN.

Votre main, Boishardy; je n'attendais pas moins de vous, et, sûr de votre honneur, je vous confierai sans crainte ce que j'ai de plus cher au monde.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SAINT-GAILLARD.

SAINT-GAILLARD

Monsieur le comte, c'est avec regret que je viens vous faire connaître...

MONTAURAN.

Parlez, monsieur, quels sont vos ordres?

SAINT-GAILLARD.

De vous conduire à la tour.

MONTAURAN.

Ma fille peut-elle m'accompagner?

SAINT-GAILLARD.

Pour aujourd'hui seulement, demain elle devra quitter Coblentz.

MONTAURAN.

Tu l'entends, ma fille, je les avais devinés. Monsieur Boishardy, je compte sur vous... Vous viendrez dans la journée convenir des dispositions à prendre... Je vous attendrai.

BOISHARDY.

Dans une heure, monsieur le comte, j'irai prendre vos ordres.

MONTAURAN.

Monsieur le marquis, nous pouvons partir. Viens, ma fille, une journée toute entière nous reste, nous parlerons d'Arthur.

SCÈNE XVIII.

BOISHARDY *seul.*

L'ai-je bien entendu?... Mademoiselle de Montauran mise sous ma protection!... Mademoiselle de Montauran... Pourquoi ce nom fait-il battre mon cœur avec tant de violence?... Anna aurait-elle deviné juste? Non... Les sermens qui nous lient ne peuvent être brisés... Je n'aime qu'Anna... Et pourtant l'image de Cécile s'est offerte bien souvent à ma pensée... Comme sa douleur la rendait belle!... Il me semblait que dans ses yeux je lisais plus que de la reconnaissace... Cécile ne doit être pour moi qu'une sœur: ce dépôt confié à mon honneur doit être sacré. Mais Anna que deviendra-t-elle? la jalousie lui fera voir une rivale dans mademoiselle de Montauran. Si je l'éloignais. Oui, je puis sous un prétexte facile à trouver la faire partir quelques heures avant moi et j'éviterai ainsi...

SCÈNE XIX.

BOISHARDY, ANATOLE, PUIS MONSEIGNEUR, CALONNE, L'ABBÉ MAURY, DUROSAY, VALBRUNE, LE PRÉSIDENT, LE COMMANDEUR, ET ÉMIGRÉS DES DEUX SEXES.

ANATOLE.

Ah! mon cher Boishardy, plus de doute, tu es nommé. M.

Digitized by Google

de Saint-Gaillard vient de me l'assurer... Que je vais être fière de ton triomphe... Grace au ciel nous partirons demain. Ah, mon ami, que je suis heureuse !

BOISHARDY.

Chut.

UN HUISSIER.

Monseigneur.

(Aussitôt tous les émigrés rentrent en scène, on porte sur un coussin une écharpe blanche et un sabre.)

L'ABBÉ MAURY *à part.*

J'espère que cette fois cela ne sera pas encore à recommencer.

MONSEIGNEUR.

Mes fidèles amis, sans pitié pour les traîtres qui désertent lâchement notre cause, nous ne saurions trop reconnaître le noble dévoûment des héros qui, pour nous, affrontent les armées et les échaffauds des républicains, nous allons les récompenser tous en la personne d'un seul : comte Joseph de Boishardy, nous vous avons nommé et vous nommons... commandant en chef des armées catholiques et royalistes en Vendée... Voilà votre brevet et vos instructions.

BOISHARDY.

Ah ! Monseigneur, je jure.

L'ABBÉ MAURY.

C'est sur ce livre saint qu'il faut prononcer le serment, puis, revêtu des insignes de votre nouveau grade, vous viendrez implorer avec nous, dans la chapelle du château, le secours du Dieu des armées.

(On apporte l'Evangile. — On revêt Boishardy de la riche écharpe blanche.)

MONSEIGNEUR *lui remettant son épée.*

Qu'elle se rougisse bientôt du sang de nos ennemis.

L'ABBÉ MAURY.

Maintenant faites votre serment.

BOISHARDY *étendant la main sur l'évangile.*

Je jure, sur l'évangile, de rester fidèle à nos princes, ou de mourir, s'il le faut, pour faire triompher leur cause.

(Au moment où le tableau se forme, les cloches de la chapelle se font entendre, et Boishardy se relève au cri de *vive le roi!* La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une salle basse donnant sur la campagne et n'occupant que trois plans, deux fenêtres et une porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CADICHE, PUIS GUSTAVE.

(Au lever du rideau, Cadiche nettoie un manteau en fredonnant un air républicain.)

CADICHE.

Chien de pays... y en a-t-y de la crotte. Oh! v'là un manteau qui a été soigné par les balles. — Ces damnés de chouans visent toujours aux officiers;... ça me console de n'être que soldat, et encore soldat au service du colonel... Ah! v'là le lieutenant.

GUSTAVE.

Le colonel est-il rentré?

CADICHE.

Oui, mon lieutenant, y déjeune avec sa sœur qu'est venue tout exprès de Vannes pour l'embrasser en passant;... elle attend le fermier Pichon qui doit la conduire à la ferme du Pré d'Auray, ous' qu'elle reste deux ou trois semaines tous les quinze jours.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PICHON.

PICHON *parlant à la cantonnade.*

Qui vive!.. qui vive!.. Eh ben, Pichon : un bleu, et un bleu tout pur encore. — Bonjour citoyen soldat. Tiens, je vous reconnais, vous : c'est Cadiche. A votre dernier passage à la ferme; j'vous ai versé une fameuse goutte... J'vous salue mon lieutenant: vous vous souvenez ben de nous, n'est-ce pas : c'est ma femme qui, l'autre jour, a fait raffraîchir votre compagnie.

CADICHE.

Oui, madame Pichon ferait une gentille Limousine, si elle était de mon pays.

PICHON.

Vous êtes Limousin, vous... fameux pays pour les châtaignes et les maçons. Mais pour en revenir à ma femme : j'suis fameusement heureux d'l'avoir; j'ai pas beaucoup de tête, moi, mais elle en a pour nous deux : faut voir comme elle mène tout à la maison,... et comme elle fait marcher tout le monde.

CADICHE.

Et vous aussi.

Digitized by Google

PICHON.

Oh! moi,... je fais comme tout le monde... Pourriez-vous me dire si mamselle Cécile est arrivée à Arradon?

CADICHE.

Oui, d'puis une grande heure.

PICHON.

Tant mieux, ça fait que nous pourrons nous en aller tout de suite,... et que je serai plus tôt rentré... Les routes sont pas sûres, voyez-vous. Ces diables de chouans rôdent partout,... y sont plus hardis que jamais, depuis que la flotte anglaise a promis de se mettre en bataille avec eux... C'est que cela leur donnerait un fameux coup de main.

CADICHE.

Qui viennent donc ces Anglais; qui descendent de leurs coquilles de noix, afin que nous puissions les rosser sans nous mouiller les jambes.

PICHON.

Est-y crâne,... pour un Limousin!

GUSTAVE.

Je vais prévenir mademoiselle Montauran de votre arrivée... Cadiche, tu sais que le colonel attend des dépêches du quartier-général... Aussitôt qu'il arrivera quelque chose...

CADICHE.

J'avertirai, mon lieutenant...

(Gustave entre chez le colonel.)

SCENE III.

PICHON, CADICHE.

PICHON.

Il est bien jeune, le lieutenant.

CADICHE.

Tiens, il a déjà trois ans de service.

PICHON.

Au fait, vot' colonel n'est pas beaucoup plus vieux; il a fait un fameux chemin, le citoyen Arthur;... je l'ai connu simple soldat, moi,... et à présent,... ah! on ne reste pas long-temps surnuméraire dans votre état... Et vous, qu'êtes là à décrotter c'manteau, vous serez peut-être général un jour... qui sait.

CADICHE.

J'ai pas idée... et puis, à vous parler franchement, j'aurais autant aimé prendre la truelle que le fusil.

PICHON.

Pour n'pas être soldat, fallait faire comme moi; fallait vous marier.

CADICHE.

C'est encore une corvée.... y vous arrive des nichées de marmots.

PICHON.

Pas toujours.

Digitized by Google

CADICHE.

Hein?

PICHON.

J'dis, pas toujours... Moi, par exemple, j'ai pas encore pu avoir l'ombre d'un petit Pichon,... et pourtant ma femme est là pour dire que...

CADICHE.

De quoi... J'en ai pourtant vu un petit Pichon.

PICHON.

Comment,... qu'est-ce que vous dites donc, est-ce que ça serait un Pichon illégitime?... Limousin, où avez-vous vu un petit Pichon?

CADICHE.

Pardine, chez vous donc,... un gros p'tit garçon,... qu'on appelait, je crois, Joseph,... et qui pouvait avoir deux ans, tout au plus.

PICHON.

Ah!... c'est le petit... Je respire... Y m'avait fait venir la chair de poule.

CADICHE.

Eh!... qu'est-c' que c'est donc que ce petit-là?

PICHON.

Chut! faut pas parler de çà ici.

CADICHE.

A cause de quoi?

PICHON.

Si on nous entendait de là-dedans.

CADICHE.

Est-ce que, par hasard... hein?

PICHON.

Vous êtes curieux, Limousin... Faisons-nous le plaisir de parler d'autre chose.

FRANCOEUR *à la cantonade.*

Sentinelle, est-ce qu'on dort en faction? mille tonnerre!

CADICHE.

Oh! v'la le sergent.

PICHON.

C'est Francœur.

CADICHE.

Vous le connaissez?

PICHON.

C'est mon cousin.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRANCOEUR.

FRANCOEUR.

A-t-on jamais vu ça!... un homme de ma compagnie qui fait sa faction dans les espaces imaginaires.

Digitized by Google

CADICHE.

Écoutez donc, sergent,... depuis trois jours et trois nuits que nous sommes dans les bois...

FRANCOEUR.

J'y suis comme vous tous, moi,... est-ce que je dors?... Voulez-vous donc laisser venir les chouans vous brûler la moustache avec leurs amorces... Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

(Cadiche entre chez le colonel pour porter le manteau.)

PICHON.

Comment, cousin, est-ce que tu ne me reconnais pas?

FRANCOEUR.

Ah! bonjour Pichon... qu'est-ce que tu viens faire ici?

PICHON.

Chercher Mademoiselle Cécile... Pourquoi donc t'es pas venu voir ma femme, depuis si long-temps que t'es dans le pays?

FRANCOEUR.

Catherine est une bonne petite femme; mais, vois-tu, elle n'a pas d'opinion, et j'aime pas ça;... je veux qu'on soit ou bleu ou blanc.

PICHON.

Mais moi, je suis d'une couleur très prononcée.

FRANCOEUR.

Toi,... t'as été, dans le temps, à Coblentz, on n'a jamais su pourquoi, et ça t'a fait du tort dans la famille.

PICHON.

Tiens, ne m'parle pas de ce voyage-là; il m'a usé tout mon courage; y m'en a tant fallu en revenant pour passer la frontière, que quand je suis arrivé, j'en avais plus.

FRANCOEUR.

Et il ne t'en est pas revenu depuis ce temps-là, y a pourtant près de trois ans... Tout ça nous a mis un peu de froid dans l'âme... Et puis si j'allais à la ferme, je pourrais rencontrer le cousin Dreux... dit Tranche-Montagne... Vive Dieu!... Dire que nous avons un chouan dans la famille... J'suis sûr que ta femme le reçoit.

PICHON.

Tranche-Montagne,... je voudrais ben voir. (*A part.*) Au fait, il était encore à la ferme c'matin.

FRANCOEUR.

Eh ben! à la bonne heure,... je te restime.

PICHON.

Mon opinion est bien connue à moi,... je la cache quelquefois à cause de ma femme qui m'a défendu d'en avoir;... mais quand elle n'est pas là,... je suis républicain, républicain enragé;... et je dis, comme toi; que si Tranche-Montagne me tombait sous la main,... y passerait un mauvais quart-d'heure.

(Pendant ces derniers mots, un homme, en costume de chouan, apparaît derrière une des fenêtres du fond; il est armé d'une espingole dont il couche en joue Francœur et Pichon: c'est Tranche-Montagne.)

Digitized by Google

TRANCHE-MONTAGNE.

Courage, mes chers cousins, n'vous vantez pas tant; si je le voulais, le mauvais quart d'heure serait pour vous.

FRANCOEUR.

Qu'est-ce que je vois là.

PICHON.

Dieu du ciel... Tranche-Montagne!

FRANCOEUR.

Ah! si j'avais mon fusil.

TRANCHE-MONTAGNE.

J'pourrais vous envoyer mes deux balles en remercîmens..... mais Tranche-Montagne vous pardonne; Francœur, à la première rencontre, et n'oublie pas ton fusil. (*Il disparaît.*)

FRANCOEUR.

Soldats, aux armes.

PICHON.

Nous l'avons échappé belle.

FRANCOEUR.

Aux armes.

(Le colonel, Gustave et quelques officiers sortent.)

SCENE V.

LES MÊMES, ARTHUR, GUSTAVE, CADICHE.

ARTHUR.

Qu'est-ce donc, Francœur.

FRANCOEUR.

Ah! mon colonel, j'avalerais ma moustache de colère, un chouan est venu nous braver jusqu'ici.

ARTHUR.

Quelle audace... Francœur, avec quelques hommes, fais à l'instant même une battue dans le bois.

FRANCOEUR.

Oui, mon colonel! Ah! je donnerais mes galons de sergent pour attraper un de ces enragés-là...

(Il sort en criant aux armes.)

SCENE VI.

ARTHUR, GUSTAVE, PICHON, CADICHE.

CADICHE.

Comme vous êtes pâle, citoyen Pichon.

PICHON.

C'est la colère qui fait çà.

ARTHUR.

Pichon, ma sœur est prévenue de ton arrivée et se prépare à t'accompagner, tu es bien sûr que la route que tu lui feras prendre n'est pas infestée par les chouans.

Digitized by Google

PICHON.

Dame, mon colonel..... j'espère que nous arriverons sans encombre.

ARTHUR.

Je n'ai pu obtenir de Cécile qu'elle différât ce voyage..... Au reste vous ne partirez pas seuls.

PICHON.

J'aime mieux ça.

ARTHUR.

Souvent, m'a-t-on dit, les chouans vont à ta ferme.

PICHON.

Oh oui, et je me rappelle ben d'leurs visites. Ils ont manqué nous brûler trois fois, parce qu'ils trouvaient que je tournais au bleu. La dernière fois, sans le comte Boishardy.....

ARTHUR.

Tu ne verras pas de sitôt ce Boishardy, le plus habile des chefs Vendéens que nous avons à combattre. Le général Hoche le tient bloqué dans le fort Penthièvre, et avant peu nous serons débarrassés de ce dangereux adversaire. Mon ami, avant de te remettre en route, entre un instant chez moi, tu y trouveras de quoi ranimer tes forces.

PICHON.

Merci, mon colonel, ça n'est pas de refus..... un petit verre de quelque chose ne me fera pas de mal.... Depuis tout à l'heure..... y me semble que j'ai c'diable de Tranche-Montagne sur l'estomac. (*Il entre chez le colonel.*)

SCÈNE VII.

ARTHUR, GUSTAVE, FRANCOEUR, puis BOISHARDY, ANATOLE, officiers, sous-officiers et soldats républicains.

(Au moment où Pichon entre chez le colonel, Francœur rentre.)

FRANCOEUR.

Mon colonel, nous n'avons pas pu voir même les talons du diable incarné que nous poursuivions; mais nous avons rencontré l'aide-de-camp du général Hoche, que vous attendiez avec tant d'impatience.

ARTHUR.

Enfin! nous allons donc avoir des nouvelles du quartier-général. Où est cet aide-de-camp?

FRANCOEUR.

Le v'là, mon colonel, avec un petit hussard qui a l'air d'avoir oublié ses moustaches en nourrice.

(Boishardy et Anatole paraissent, suivis de plusieurs républicains. Boishardy a le costume d'officier d'ordonnance; Anatole, de hussard.)

ARTHUR, *à Boishardy.*

Approchez, capitaine; vous arrivez du quartier-général?

BOISHARDY.

Oui, colonel.

Digitized by Google

ARTHUR *prenant les dépêches.*

Savez-vous si le comte Boishardy est encore dans le fort Penthièvre, où le général Hoche le tenait cerné?

BOISHARDY.

Je ne crois pas, colonel.

ARTHUR.

Comment, on l'aurait laissé passer?

BOISHARDY.

Ces dépêches vous en apprendront davantage.

ANATOLE *bas à Boishardy.*

Comme il t'examine.

ARTHUR.

Voyons ce que me mande le général (*Il lit.*) « Colonel, le » comte Boishardy a quitté le fort Penthièvre où j'espérais enfin » le prendre;... il s'est mis en route, m'a-t-on assuré, pour re- » joindre la troupe qu'il commandait dans les bois d'Auray, et » dont, il y a quelques jours, il s'était laissé couper. Ne négligez » rien pour l'empêcher d'arriver jusqu'à ce détachement qui, » privé de son chef, fera peut-être sa soumission sans combat. » Gardez toujours votre position qui tient en respect toutes les » compagnies de paroisses des environs d'Auray. » Vous l'entendez, soldats: Boishardy, séparé des siens, ne manquera pas de tenter tous les moyens possibles pour traverser notre ligne; redoublons donc bien tous de surveillance.

FRANCŒUR.

Encore faudrait-y savoir comment il est fait, ce Boishardy; le général Hoche aurait dû nous envoyer son signalement.

BOISHARDY *à part.*

Il n'y avait pas manqué.

ARTHUR.

En effet,... cet oubli est inconcevable.

CADICHE.

Pardon, mon colonel;... mais nous avons ici quelqu'un qui connaît ce Boishardy.

BOISHARDY, *à part.*

Hein!

ANATOLE.

Que dit-il?

FRANCŒUR.

Qui donc?

CADICHE.

Eh ben, Pichon,... vot' cousin.

ARTHUR.

Tu as raison,... je me rappelle; il est là-dedans, va le chercher.

ANATOLE.

Nous sommes perdus!

BOISHARDY.

Du sang-froid.

Digitized by Google

ARTHUR.

Je vous remettrai, capitaine, des dépêches que vous donnerez au général Hoche.

BOISHARDY.

Oui, colonel.

FRANCOEUR.

Voilà Pichon.

ANATOLE.

Je tremble.

BOISHARDY.

Que veux-tu... J'ai risqué le tout pour le tout.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PICHON.

FRANCOEUR.

Arrive donc, Pichon, on t'attend.

PICHON *achevant de manger.*

Me v'là, me v'là... Je mangeais un morceau sur le pouce en attendant que mademoiselle...

ARTHUR.

Approche, mon ami, nous avons besoin de toi.

PICHON.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

ARTHUR.

Tu nous as dit tout à l'heure que tu avais vu le comte Boishardy.

PICHON.

Oui, mon colonel... Il y a quelque part un mois environ.

ARTHUR.

Te le rappelles-tu bien?

PICHON.

Y me semble que je l'ai encore en face de moi... Pendant plus d'un quart d'heure je n'en ai pas été plus loin que je ne le suis du capitaine que v'là.

BOISHARDY *se tournant tout-à-fait vers lui.*

Vraiment?

PICHON *pâlissant.*

Ah, mon Dieu!

ARTHUR.

Alors tu pourras nous donner son signalement, à peu près...

PICHON *tremblant.*

Son signalement?

ANATOLE *qui s'est approché de Pichon.*

Tu nous as reconnus, mais si tu parles...

(Il lui montre un pistolet.)

PICHON.

Ça suffit.

FRANCOEUR.

Eh bien...

Digitized by Google

PICHON.

Dame... j'vas vous dire... Je vous avoue que... je... d'abord... J'ai jamais fait de signalement.

BOISHARDY.

Mais, mon garçon, nous sommes beaucoup ici... Regarde si par hasard il n'y aurait pas quelqu'un qui ressemblerait à ce comte Boishardy; examine bien toutes les figures, et commence par la mienne. (*Il lui montre aussi un pistolet.*)

PICHON *à part.*

J'en aurai la jaunisse, c'est sûr.

ARTHUR.

Voyons, rappelle tes souvenirs.

PICHON.

Mon colonel, j'vas tâcher... mais... j'vous promets pas de... non... j'ai beau regarder... ici... que... Tenez... au fait, mon colonel, en me rappelant bien... je crois... que le comte Boishardy...

ANATOLE.

Hein?

PICHON.

Oui, hussard... oui... je crois qu'il me ressemble un peu.

FRANCOEUR.

Par exemple, je ne m'en serais jamais douté.

PICHON *à part.*

Ah! mon pauvre Pichon, quelle journée!

BOISHARDY.

Décidément ce brave garçon n'en sait pas beaucoup plus que nous...

PICHON.

Ah! si je pouvais m'en aller, je...

ANATOLE *bas.*

Je te défends de bouger de place.

PICHON *bas.*

C'est dit, je suis cloué... (*A part.*) Diable de petit hussard, va!

ARTHUR.

Autant qu'il sera en mon pouvoir, j'exécuterai les ordres du général. Veuillez attendre quelques minutes, capitaine, je vais préparer le message dont je vous ai parlé tout à l'heure.

(Il rentre chez lui.)

FRANCOEUR.

Viens donc, Pichon, tu tâcheras de ravoir un peu de mémoire.

ANATOLE *bas.*

Reste.

PICHON.

J'peux pas, cousin, j'ai affaire...

BOISHARDY.

Ce garçon est du pays, et je ne serais pas fâché de causer un peu avec lui; il pourra probablement m'indiquer la route la plus sûre à prendre pour retourner au quartier-général.

Digitized by Google

FRANCŒUR.

A la bonne heure... Allons, vous autres, à vos postes.

(Francœur, Cadiche et les soldats sortent. Restent en scène Boishardy, Anatole et Pichon.)

SCÈNE IX.

BOISHARDY, ANATOLE, PICHON.

PICHON.

Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi?

ANATOLE.

Grâce à Dieu! les voilà partis... Ah! mon ami! si tu savais ce que j'ai souffert.

BOISHARDY.

Tu vois que j'ai bien fait de payer d'audace... Pourtant j'avoue que je n'ai pu me défendre d'un certain mouvement de crainte.

PICHON,

Quand je suis venu, n'est-ce pas?... ça a dû vous faire un terrible effet, comme à moi quand je vous ai reconnu... Je v'nais de déjeuner, ça m'a tout..... j'en étouffe encore.

BOISHARDY.

Tu avais bien envie de parler.

PICHON.

Moi? oh! par exemple!

BOISHARDY.

Comme l'intention seule ne peut me nuire, je te la pardonne... mais jusqu'à notre départ tu ne nous quitteras pas. Quand nous serons hors de danger, je te permets de tout raconter à ces braves gens.

PICHON.

Au fait... ça fera une histoire amusante.

BOISHARDY.

Allons, Anatole, pourquoi cet air soucieux et inquiet? le plus difficile est surmonté. Notre situation était bien autrement critique quand la nuit dernière, au risque de la vie, nous sommes sortis du fort Penthièvre. Grace à ces uniformes, que deux coups de feu ont mis à notre disposition, nous aurons pu traverser la ligne des bleus qui nous séparait de nos braves camarades, et dans quelques heures nous aurons rejoint le vicomte Durosay, qui dans ce moment peut-être compose mon oraison funèbre.

ANATOLE.

Ne nous réjouissons pas encore, si tu étais reconnu...

BOISHARDY.

Pichon seul...

ANATOLE.

Pour celui-là, il ne dira rien, je m'en charge.

PICHON.

Non, c'est convenu.

BOISHARDY.

Pour ne pas perdre de temps, Anatole, cours veiller à ce que

Digitized by Google

rien ne manque à nos chevaux, ils auront encore besoin de leurs jambes pour nous conduire à Grand-Champs où toutes les compagnies de paroisses doivent être réunies.

ANATOLE.

J'y cours... Allons, Pichon, suis-moi, et songes bien que si j'entends sortir de ta bouche un seul mot, qui puisse nous trahir, tu n'auras pas le temps d'en dire un second.

PICHON.

Vous m'avez déjà averti tout à l'heure; mais deux avis valent mieux qu'un...

BOISHARDY.

Va, mon ami, dans une heure nous serons au milieu de nos braves camarades.

(Il presse la main d'Anatole qui sort avec Pichon.)

SCENE X.

BOISHARDY, PUIS CADICHE.

BOISHARDY *regardant sortir Anatole.*

Chère Anna! quel dévoûment! Il n'est point pour Boishardy un danger dont elle ne veuille avoir sa part. Ah! un tel amour ne peut se payer que par un sentiment aussi pur, aussi vrai... Et pourtant... une fois.... Oui, une fois, j'ai manqué au serment sacré qui nous lie... Que dis-je?... J'ai trahi un bien plus saint devoir!... Montauran, tu m'avais confié ta fille au jour du malheur... Qu'est-elle devenue?... Après mon lâche abandon elle a, m'a-t-on dit, quitté l'asile où je l'avais conduite. Ah! malgré moi son souvenir me poursuit encore, même auprès d'Anna... Et la vue de son frère a suffi tout à l'heure pour réveiller dans mon ame....

CADICHE *appelant.*

Pichon... citoyen Pichon... Ah! pardon mon officier... Est-ce que Pichon n'est plus avec vous?

BOISHARDY.

Non... Que lui veux-tu?

CADICHE.

Moi? rien; mais c'est mademoiselle Montauran qui attend depuis une heure après lui...

BOISHARDY.

Que dis tu? mademoiselle Montauran...

(Cécile paraît.)

BOISHARDY *l'apercevant.*

Ciel! la voilà...

CADICHE *à Cécile, qui paraît en costume de voyage.*

Mamselle, y n'est plus là c' diable de Pichon... mais j' vas le chercher. (*Il sort.*)

CÉCILE.

Dites lui qu'il se hâte.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

BOISHARDY, CÉCILE.

BOISHARDY.

Je ne puis l'éviter :... et d'ailleurs un sentiment indéfinissable m'attache à cette place.

CÉCILE.

Qu'ai-je appris !... Boishardy fugitif, séparé des siens,... le malheureux ! Voilà sans doute l'officier qui en a, tout à l'heure, apporté la nouvelle à mon frère... Je veux savoir de lui même... Ciel !... Que vois-je !... Bois.....

BOISHARDY.

N'achevez pas !... Ce nom seul, prononcé par vous, serait ici mon arrêt de mort.

CÉCILE.

Vous, dans le cantonnement des républicains,... sous ce costume;... imprudent,... si vous étiez reconnu...

BOISHARDY.

Eh quoi ! votre ame généreuse ne conçoit pas d'indignation à ma vue ?

CÉCILE.

Boishardy... J'espérais que mon cœur, si cruellement déchiré par vous, ne renfermait plus, pour l'auteur de tous mes maux, que froideur et mépris ;... mais hélas ! je le sens,... la haîne ne peut si tôt succéder à l'amour. La vue de votre danger efface en ce moment le souvenir des larmes que vous m'avez fait répandre. Après votre départ... je restai seule, dans la maison de Lorient où vous m'aviez conduite; les jours, les semaines, les mois, s'écoulaient, et la voix publique seule me parlait de Boishardy ; il me fallut bien ne plus douter de votre abandon. Mon père n'était plus ;... orpheline, sans appui, sans secours,... je résolus d'aller me jeter aux genoux de mon frère,... je lui appris tout,.. excepté votre nom, car il eut voulu laver ma honte dans votre sang ; son cœur généreux daigna compâtir à mes peines, il me pardonna ;... et depuis deux ans, la tendre amitié d'Arthur et les douces caresses de mon fils, ont soutenu mon courage.

BOISHARDY.

Un fils !... et ce fils,... où est-il ? ô ma Cécile ! je veux le voir, ne fut-ce qu'un moment, un seul moment... Ciel ! Anatole !... Pour Dieu, plus un mot.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANATOLE, PICHON, CADICHE, GUSTAVE.

CADICHE.

Mamselle, v'là Pichon.

ANATOLE.

Les chevaux sont prêts.

Digitized by Google

PICHON.

Y peuvent se vanter d'être joliment bouchonnés :... j'en ai le bras sans connaissance.

BOISHARDY.

Partir sans avoir appris !...

ANATOLE *bas.*

Comme tu es ému.

BOISHARDY.

Non.

ANATOLE.

Qu'ai-je vu!... Cécile!...

BOISHARDY.

Chère Anna !... ne te trahis pas.

GUSTAVE *entrant.*

Voici vos dépêches, vous pouvez vous remettre en route.

ANATOLE.

Allons, capitaine, à cheval.

GUSTAVE.

Je vais vous conduire jusqu'à la lisière du cantonnement.

PICHON.

On leur fait des politesses, encore. Patience, patience, dans un quart-d'heure...

CÉCILE.

Adieu, capitaine; et que le ciel veille sur vous.

ANATOLE *entraînant Boishardy.*

Partons.

(Gustave, Boishardy, Anatole, sortent. Cécile remonte la scène et les suit des yeux.

SCENE XIII.

CÉCILE, CADICHE, PICHON.

PICHON *regardant sa montre.*

Quatre heures et quart,... à quatre heures et demie je pourrai donc parler.

CADICHE.

Était-y pressé de partir,... ce petit hussard... Dites-donc, citoyen Pichon, qu'est-c' que c'est donc que ce billet?...

PICHON.

Chut!... ne parlez pas de ça... Diable de Limousin, va.

CÉCILE.

Plus de crainte... Je respire. (*A Pichon.*) Mon ami, nous allons partir. (*A part.*) J'ai hâte de revoir mon fils... Ah!... je ne l'aurai jamais embrassé avec tant de joie.

PICHON.

Partir... je voudrais pourtant bien auparavant... (*En dehors... un coup de feu, suivi des cris :* aux armes!) Ah! mon Dieu! qu'est ce que c'est que ça?

CÉCILE.

L'aurait-on découvert!

Digitized by Google

CADICHE.

Faut prévenir le colonel.

(Les cris redoublent, Arthur sort de chez lui, et Gustave, suivi de Francœur et de soldats, entre vivement scène.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ARTHUR, GUSTAVE, FRANCŒUR, SOLDATS.

ARTHUR.

Qu'est-ce donc?

FRANCŒUR.

Trahison! colonel, trahison!

PICHON.

Est-ce qu'ils auraient trouvé la mèche?

FRANCŒUR.

Ce capitaine, cet envoyé prétendu du général Hoche, n'était qu'un espion des chouans.

ARTHUR.

Qu'entends-je!

FRANCŒUR.

Arrivés à nos limites, lui et son petit hussard ont piqué des deux et ont pris la route opposée à celle du quartier-général. Notre sentinelle avancée a fait feu sur les traîtres, mais ils étaient hors de portée, et la balle n'a pu les atteindre.

ARTHUR.

Mais pourtant les dépêches étaient bien du général Hoche,... j'ai reconnu son écriture.

CADICHE.

Mon colonel,... pardon, excuse; mais le citoyen Pichon... pourra peut-être tirer tout ça au clair.

PICHON.

Chut... chut...

ARTHUR.

Comment?

CADICHE.

V'là la chose, mon colonel : le hussard d'ordonnance a écrit un petit billet, au crayon, et il a dit à Pichon de vous le remettre un quart-d'heure après son départ;... ça vous apprendra peut-être quelque chose.

ARTHUR.

Dit-il vrai?

PICHON.

Oui, mon colonel,... mais j'ai promis pour un quart-d'heure, et il n'y a que cinq minutes tout au plus.

FRANCŒUR.

Donne donc, imbécille.

PICHON.

Cousin,... cousin,... j'peux pas.

Digitized by Google

ARTHUR.

Donne-moi cette lettre, je le veux.

FRANCOEUR.

Mais, donne donc.

PICHON *à Cadiche.*

Limousin,... vous avez compromis mon existence.... je suis en avance de neuf minutes et demie.

ARTHUR *lisant.*

Quelle insolenee!... « Colonel, vous avez eu en votre pouvoir, » pendant plus d'une heure, le général comte Joseph de Bois- » hardy. ANATOLE, aide-de-camp du général. »

FRANCOEUR.

Comment, mille zieux! c'était lui!

PICHON.

Eh oui!... aveugle!

ARTHUR.

Ne perdons pas un instant, que tout le détachement prenne les armes; mort ou vif, il faut que ce Boishardy tombe en notre pouvoir. Cécile, partez; deux hommes vous accompagneront jusqu'à la ferme... Gustave, faites battre la générale.

FRANCOEUR.

Partons, et mort à Boishardy.

TOUS.

Mort à Boishardy.

CÉCILE.

O mon Dieu veille sur lui,

(On entend battre la générale; Arthur embrasse sa sœur et sort avec Gustave pour prendre le commandement; Cécile, Francœur, Cadiche et Pichon sortent de l'autre côté; le théâtre change.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente, à droite des spectateurs au quatrième plan, l'entrée de la ferme de Pichon, à gauche et au fond, le bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE *à la fenêtre.*

Mon Pichon ne revient pas... Je vous demande un peu ce qu'il fait.... d'abord il est trop poltron pour s'amuser en route, faut qu'il lui soit arrivé quelqu'chose.... Ah! ma foi, je n'y tiens plus, j'irai au-devant de lui avec Marianne.... ma tante gardera la maison... Eh, Marianne, Marianne.

(Elle rentre et ferme la fenêtre, au même moment deux têtes de chouans paraissent l'une à gauche et l'autre à droite.

Digitized by Google

SCÈNE II.

PILLEMICHE, MOUSQUETON.

PILLEMICHE *à mi-voix.*

Eh! Mousqueton.

MOUSQUETON.

Est-ce toi, Pillemiche?

PILLEMICHE.

Oui... Depuis deux grandes heures je suis là en observation du côté de la route d'Auray.

MOUQUETON

Eh ben...

PILLEMICHE.

Eh ben! pas plus de Boishardy que...

MOUSQUETON.

Ils en auront fait un martyr... Mais nous le vengerons.

PILLEMICHE.

Oui, si nous pouvons... Tiens vois-tu, Mousqueton, je commence à me fatiguer de tout çà. Depuis que j'ai quitté la charrue pour le fusil on ne mange pas tous les jours à la maison... Et enfin qu'est-ce que nous gagnons à nous battre comme çà toute la semaine, depuis le dimanche jusqu'au samedi?

MOUSQUETON.

Le ciel.

PILLEMICHE.

Oui, j' sais ben... M. le curé nous l'a dit au prône... Mais çà c'est pour plus tard dans l'aut' monde, et moi je voudrais quelque chose tout de suite dans celui-ci...V'là déjà les habitans qui se lassent de nous nourrir pour l'amour de Dieu, et la propriétaire de c'te ferme a refusé de payer sa contribution de pain, de vin et de fromage.

MOUSQUETON.

Elle a refusé... Nous brûlerons sa ferme.

PILLEMICHE.

Pour un homme qui parle toujours du ciel t'as des moyens un peu diaboliques... On nous a reçu ben souvent à bras ouverts dans c'te ferme et après tout... Eh ben! qu'est-ce que tu fais donc?

(Mousqueton a dessiné une croix sur la porte de la ferme.)

MOUSQUETON.

Je la condamne au feu... Faut faire un exemple.

PILLEMICHE.

Chut.

MOUSQUETON.

Quoi donc?

PILLEMICHE.

Y m'semble que j'ai entendu marcher sur les feuilles.. Écoutons.

(Ils se couchent à plat ventre.)

Digitized by Google

MOUSQUETON.

Oui... Ce sont des soldats... On marche au pas.

PILLEMICHE.

Regarde donc...

MOUSQUETON.

Dieu du ciel ! ce sont des bleus... Ils auront p'têtre découvert notre retraite...

PILLEMICHE.

Courons prévenir le vicomte Durosay.

MOUSQUETON.

J' me trompe pas, Pichon est avec eux... Ah ! coquin... Ta ferme paiera tout ça.

PILLEMICHE.

Y vienne... Décampons.

MOUSQUETON.

Ah ! oui, oui, mais nous reviendrons.

PILLEMICHE.

Allons donc.

(Pillemiche entraîne Mousqueton, au même moment Catherine et Marianne sortent de la ferme.)

SCÈNE III.

CATHERINE, MARIANNE.

CATHERINE.

Voyons, Marianne, n'tremble donc pas comme ça.

MARIANNE.

Ah ! madame Pichon... c'est plus fort que moi.

CATHERINE.

Quand les chouans nous rencontreraient, nous ne sommes pas des bleus; qu'est-ce que tu veux qu'ils nous fassent? Dans tous les cas, moi je me dévoue pour mon Pichon.

MARIANNE.

Ah ! madame, regardez donc... ce qui remue là-bas... C'est-y un chouan ou une grosse bête?

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu... c'est mon mari... c'est mon pauvre Pichon... il ne lui est rien arrivé. Marianne, rentre vite à la ferme... prépare le souper... Mais dépêche-toi donc, c'pauvre homme doit mourir de faim.

MARIANNE.

Oui... oui, madame Pichon, j'aime ben mieux ça que d'aller courir le bois.

(Marianne rentre, Pichon arrive avec Francœur, Cadiche et Cécile.)

SCÈNE IV.

CATHERINE, PICHON, CÉCILE, FRANCOEUR, CADICHE.

CATHERINE *embrassant Pichon.*

Enfin te v'là, mon pauvre Pichon.

Digitized by Google

PICHON.

Oui... c'est moi tout entier... et en bonne compagnie.

CATHERINE.

Mon cousin Francœur et vous, mademoiselle Cécile!

CÉCILE.

Ne m'attendais-tu pas aujourd'hui?

CATHERINE.

Oui, mais les routes deviennent si dangereuses, c'est trop vous exposer.

CÉCILE *bas.*

Mon fils, où est-il?

CATHERINE.

Là dedans avec ma tante qui ne le quitte pas, il se porte comme un charme..

CADICHE.

Ça va bien, madame Pichon, et l'petit..

PICHON.

Taisez-vous donc Limousin.. je vous ai dit en route que c'était l'enfant du mystère,.. vous avez pas besoin d'en savoir davantage.

FRANCOEUR.

Ah ça, y me semble que pour dialoguer nous pourrions entrer là-dedans,.. les jambes de mademoiselle ne sont pas habituées aux étapes, et y en a une bonne, du cantonnement jusqu'ici.

CATHERINE.

Cousin, vous souperez avec nous, n'est-ce pas?

FRANCOEUR.

Oui,.. en deux temps,.. parce qu'il faut que Cadiche et moi, nous reprenions le pas accéléré.. ah ça, j'espère que Tranche-Montagne ne viendra pas se mettre de not' société.

PICHON.

Mais puis que je vous ai dit que Tranche-Montagne ne vient jamais chez nous, y ne s'y frotterait pas, ah ben! (*on entend fredonner au dehors l'air de vive Henri IV*), cousin, ah! mon dieu le v'la.

FRANCOEUR.

Qu'est-ce que ça, mille tonnerre.

CATHERINE.

Eh ben! c'est Tranche-Montagne, v'la tout.

FRANCOEUR.

Et Pichon qui me disait.....

CATHERINE.

Pichon ne sait ce qu'il dit, et vous au lieu de crier vous ferez bien mieux de rentrer là-dedans pendant que moi et mon mari nous allons renvoyer Tranche-Montagne le plus doucement possible.

FRANCOEUR.

Comment? vous voulez que je batte en retraite devant ce.....

CÉCILE.

Mon ami, vous m'avez promis d'avoir de la prudence, laissons faire Catherine.

Digitized by Google

FRANCOEUR.

Vous avez raison Mademoiselle, je le retrouverai.

CATHERINE.

Eh ben ! Pichon que fais-tu là ? conduis donc mademoiselle et ces messieurs et referme ben la porte sur eux.

PICHON.

Oui, ma petite femme !,.. ô mon Dieu ! v'là mon poids qui me revient sur l'estomac.

CATHERINE *à Francœur.*

Oh ! vite, vite.

FRANCOEUR.

Passez, Mademoiselle, je fais l'arrière-garde.

(Cécile, Cadiche, Francœur, entrent dans la ferme ; Tranche-Montagne paraît au fond, au moment où Pichon ferme la porte. Catherine s'est assise sur un banc de gazon, à quelques pas de la ferme. Tranche-Montagne regarde derrière lui, et n'avance que lentement, comme un homme triste et fatigué.)

SCENE V.

TRANCHE-MONTAGNE, CATHERINE, PICHON.

PICHON.

Le v'là,..... il était temps..... Comment que nous allons faire pour l'empêcher d'entrer ?

CATHERINE.

D'abord, tâche de ne pas dire de bêtises.

PICHON.

Je ne dirai rien.

CATHERINE.

Ah mon Dieu ! quelle poule mouillée que c't homme-là ? a-t'y une figure renversée..... Mais imbécille, n'sois donc pas pâle comme ça.

(Profitant d'un moment où Tranche-Montagne ne peut la voir, elle tape sur les joues de Pichon.)

PICHON.

C'est ça,... tape fort,... ça me donnera des couleurs... Chut... le v'là.

TRANCHE-MONTAGNE.

J'ai beau chanter,... j'ai l'ame triste... mon pauvre général !

PICHON.

Y n'a pas l'air de bonne humeur.

CATHERINE.

Tiens,... c'est vous, cousin...

TRANCHE-MONTAGNE.

Bonjour Catherine,.... est-ce que vous attendez Pichon ?... Je l'ai vu ce matin, et.... Eh ben !.... mais c'est lui qu'est là planté comme un échalas devant sa porte... Qu'est-ce qui fait donc ?.... Est-ce que vous l'avez mis en pénitence ?

PICHON.

Il a toujours le petit mot pour rire, c'diable de Tranche-Mon-

Digitized by Google

tagne, je me tiens debout comme ça, parce que je suis las d'être assis.

TRANCHE-MONTAGNE.

Y a donc long-temps que t'es revenu?... ah ça, pourquoi que vous n'êtes pas chez vous?

PICHON.

C'est que...

CATHERINE.

Tais-toi.

PICHON.

Oui, parle; j'aime mieux ça.

CATHERINE.

Voyez-vous, cousin, le soleil est passé, et il fait si chaud toute la journée, qu'on n'est pas fâché quand vient l'après-midi, de respirer un peu l'air du bois.

TRANCHE-MONTAGNE.

Ma foi,..... Pichon a plutôt l'air d'avoir le frisson qu'autre chose.

PICHON.

J'vous promets, cousin, que j'étouffe de chaleur; mais c'est ben pis là-dedans, on ne peut pas y tenir.

TRANCHE-MONTAGNE.

Pauv' garçon,... j'vois ben c'qui te tourmente.

PICHON.

Ah mon Dieu!...

TRANCHE-MONTAGNE.

T'as peur que je ne me rappelle la petite scène de ce matin;.. mais sois tranquille,.. j'te pardonne de n'être qu'une girouette, y en a tant...

PICHON.

Cousin, j'ai jamais changé d'opinion.

CATHERINE.

Comment; mais j'espère ben que tu n'en a pas...

PICHON.

C'est ce que je voulais dire.

CATHERINE.

A la bonne heure... J'entends rien à la politique moi; bleus ou blancs,.... les Français sont toujours mes compatriotes,.... et j'ne regarde jamais à leurs chapeaux, pour savoir si je dois leur ouvrir ma porte.

TRANCHE-MONTAGNE.

Ah ça, puisque vous ouvrez votre porte à tout le monde, j'espère ben que vous ne me la fermerez pas.

PICHON.

Aie, aie, aie!

TRANCHE-MONTAGNE.

J'ai marché toute la nuit et toute la journée, pour tâcher d'avoir des nouvelles...

CATHERINE.

Vous êtes fatigué,... eh ben, asseyez-vous là,... près de moi.

Digitized by Google

PICHON.

On est là-dessus aussi doucement que d'ssus not' bergère en chêne.

TRANCHE-MONTAGNE.

C'est que j'ai faim aussi.

CATHERINE.

Eh ben, Pichon, va chercher quelque chose au cousin.

PICHON.

Oui, oui, tout de suite.

TRANCHE-MONTAGNE.

Du tout,... j'veux pas qu'il se dérange, j'connais ben les êtres du buffet; et d'ailleurs Pichon est malade: voyez comme il est pâle...

PICHON.

Mes jambes tournent en coton, j' peux plus me tenir.

CATHRINE.

Imbécille!

TRANCHE-MONTAGNE.

J'vas lui apporter un verre d'eau.

CATHERINE, *courant.*

(*Haut.*) Cousin, cousin, n'entrez pas...

FRANCOEUR, *ouvrant la porte.*

Eh ben, est y parti?

SCENE VI.

LES MÊMES, FRANCOEUR.

PICHON.

Ah mon Dieu! femme, je m'évanouis

TRANCHE-MONTAGNE.

Qu'est-ce que je vois? un bleu!

FRANCOEUR.

Diable, j'ai poussé trop loin la reconnaissanee, mais ma foi tant pis, je suis trop vieux pour jouer à cache cache.

TRANCHE-MONTAGNE.

Francœur... Ah! enfin t'as ton fusil c'te fois; j'ai mon espingole ... A trente pas.

CATHERINE.

Ah Dreux! mon ami, qu'allez-vous faire?... c'est un cousin.

TRANCHE-MONTAGNE.

C'est un bleu.

CATHERINE.

Un ami d'enfance.

TRANCHE-MONTAGNE.

C'est un bleu.

FRANCOEUR.

Il a dn cœur... Allons, allons, en joue.

TRANCHE-MONTANE.

Ensemble.

Digitized by Google

CATHERINE.

Arrêtez... Tranche-Montagne, regardez de ce côté... là-bas, ce sont vos camarades... Voulez-vous qu'ils assassinent Francœur?

FRANCOEUR.

Y en a toujours un qui tombera avant moi.

TRANCHE-MONTAGNE.

Vous avez raison, Catherine; c'est toute ma compagnie. Francœur, vous êtes seul ici?...

FRANCOEUR.

A peu près... mais c'est égal.

TRANCHE-MONTAGNE.

Cinquante contre un... C'est pas comme ça que tu dois finir...

CATHERINE.

Ils approchent.

TRANCHE-MONTAGNE.

Ils vous savent dans la ferme, faut en sortir...

CATHERINE.

Oui, par la porte du verger... Pichon, tu les conduiras.

PICHON.

Ça me compromettra peut-être; enfin... je me risque.

TRANCHE-MONTAGNE.

Faites ce que vous voudrez; je ne vois rien; mais dépêchez-vous.

FRANCOEUR.

Au fait... y a pas d'affront, je m'en vas... mais avant mets ta main là, Tranche-Montagne, tu vois qu'il est au pas ordinaire... Vive Dieu! Dix mille chouans ne le feraient pas battre plus vite.

CHTHERINE.

Les voilà... Francœur; ayez pitié de nous.

PICHON.

Not' ferme aura ben du bonheur si elle en réchappe.

FRANCOEUR.

Tranche-Montagne, au revoir.

TRANCHE-MONTAGNE.

Oui, oui,... Nous choisirons not' moment pour n' pas être dérangés.

(Pichon entre avec Tranche-Montagne.)

SCÈNE VII.

TRANCHE-MONTAGNE, CATHERINE, DUROSAY, MOUSQUETON, PILLEMICHE, CHOUANS.

MOUSQUETON.

Monsieur le vicomte, faut cerner la ferme et prendre les bleus morts ou vifs, s'ils y sont encore.

PILLEMICHE.

Justement, v'là la fermière.

DUROSAY.

Est-il vrai que tu aies donné asile à nos ennemis?

Digitized by Google

CATHERINE.

Moi, mon capitaine...

MOUSQUETON.

Dis la vérité, ou sinon...

CATHERINE.

La vérité,... pardine,... la v'là :..... j'ai là-dedans une jeune dame dont j'élève l'enfant; si c'est là des ennemis, j'pouvais pas m'en douter.

MOUSQUETON.

C'est pas vrai.

CATHERINE.

Si vous voulez pas me croire, demandez à Tranche-Montagne, c'est mon cousin, y ne nous a pas quittés d'puis une heure, et là-dessus il en sait autant que moi.

TRANCHE-MONTAGNE *bas.*

Vous allez me faire mentir, mais c'est pour un bon motif :.... (*haut.*) mon capitaine, j'ai rien vu,... et d'ailleurs vous pouvez faire visiter la ferme...

PICHON *sur le pas de sa porte.*

Oui, qu'on visite la ferme depuis ma chambre jusqu'aux étables,..... on verra si on a le droit de suspecter mon opinion..... (*Bas.*) J'risque rien, y sont loin.

DUROSAY.

C'est assez, la promesse de Tranche-Montagne nous suffit..... Rentrez chez vous,... je vous le permets.

CATHERINE.

Merci, mon capitaine... Viens vite, mon petit Pichon; pour pour cette fois, nous en sommes encore quittes pour la peur.

TRANCHE-MONTAGNE.

Ah! le capitaine a pris ça bien doucement.

DUROSAY.

Soldats, un motif grave m'a fait donner l'ordre de vous assembler; notre position est des plus critiques : sans communication avec les autres corps vendéens, nous avons perdu le chef dont les talens et l'expérience pouvaient seuls balancer l'avantage du nombre; les bleus se rapprochent, leurs rangs sont doublés par les renforts qu'ils ont reçus, et les nôtres sont éclaircis par vingt combats; une lutte plus longue devient inutile;..... je vous propose une soumission.

TOUS.

Une soumission!

DUROSAY.

Honorable.

TRANCHE-MONTAGNE.

Il n'y a que du déshonneur à traiter, quand on a les armes à la main.

MOUSQUETON.

Mais on se soumet conditionnellement, en attendant une meilure occasion.

Digitized by Google

TRANCHE-MONTAGNE.

Pas de perfidie,... de tels moyens sont indignes de nous; un vrai chouan tue, mais il ne trahit pas.

DUROSAY.

Tranche-Montagne, je suis votre chef.

TRANCHE-MONTAGNE.

Oui, quand nous marchons à l'ennemi.

DUROSAY.

Vous devez m'obéir.

TRANCHE-MONTAGNE.

Jamais, quand vous nous commanderez un lâcheté;... dussé-je être le seul de mon avis, je ne me soumettrai pas.

(Il se range à part.)

D'AUTRES.

Ni moi,... ni moi...

PILLEMICHE.

Moi, je suis pour la soumission.

DUROSAY.

Vous m'obéirez, vous dis-je.

TRANCHE-MONTAGNE.

Les balles en décideront.

(Les deux partis vont en venir aux mains, quand, tout-à-coup, Boishardy paraît au fond du théâtre, suivi d'Anatole; tous deux en grand costume de chouan.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BOISHARDY.

BOISHARDY *d'une voix forte.*

Que vois-je? au nom du roi, soldats, bas les armes.

DUROSAY.

Ciel! Boishardy...

TRANCHE-MONTAGNE.

Notre général!... ils ne l'ont pas tué.

TOUS.

Vive Boishardy!

BOISHARDY.

Pourquoi cette émeute?

TRANCHE-MONTAGNE.

Général, on voulait nous faire faire une soumission, quand nous avons encore des cartouches.

BOISHARDY.

Quel est le lâche?

TRANCHE-MONTAGNE.

Le voilà.

BOISHARDY.

Vous, Durosay!

DUROSAY.

Je voulais épargner le sang des ces braves, que...

BOISHARDY.

Vous n'en étiez pas si avare, quand, sain et sauf à Coblentz,

Digitized by Google

vous ne respiriez que combats et carnage..... Les voilà bien ces nobles soutiens du trône,.. ils soufflent de loin le feu de la guerre civile,.... et voudraient l'éteindre aussitôt que le danger les approche... Monsieur le vicomte, vous n'êtes plus à la cour,... les épaulettes doivent être ici noires de poudre;... cachez les vôtres si vous n'avez pas le courage de les montrer à l'ennemi, et gardez les brillantes pour les anti-chambres des Tuileries, dont notre sang vous aura tracé la route.

DUROSAY.

Monsieur le comte.

BOISHARDY.

Assez, vous aurez bientôt l'occasion de vous justifier; les bleus viennent à nous, mais j'ai surpris le secret de leur marche, préparez-vous au combat; si la flotte nous seconde, je suis sûr de la victoire.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANATOLE.

BOISHARDY *à Anatole qui accourt.*

As tu rempli ta mission?...

ANATOLE.

J'ai parlé à l'officier anglais, un grand feu allumé par nous décidera son débarquement; mais si la mer devenait trop mauvaise et qu'il ne pût mettre à terre, un coup de canon nous en instruirait.

BOISHARDY.

Il suffit, ne leur faisons pas attendre le signal,... qu'un vaste incendie éclate, de ce point élevé ils appercevront la flamme.

MOUSQUETON.

Parbleu, v'la une ferme qui a l'air d'avoir été bâtie tout exprès.

TRANCHE-MONTAGNE.

Elle appartient à des parens que j'aime, mais pour la cause de mon dieu et de mon roi, je brûlerais la maison de mon père.

MOUSQUETON.

Nous l'avions condamné au feu,.. qu'on la brûle...

TOUS.

Oui,.. oui,.. le feu! le feu!

SCENE X.

LES MÊMES, PICHON, CATHERINE.

PICHON.

Qu'est-ce que j'entends là.

TRANCHE-MONTAGNE.

J'en suis faché mon garçon, mais il faut que ta ferme y passe.

CATHERINE.

Mais c'est une indignité.

BOISHARDY.

On vous indemnisera je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Digitized by Google

ANATOLE.

Le temps presse.

CATHERINE.

Et mademoiselle Cécile et son enfant ?...

SCENE XI.

LES MÊMES, CÉCILE *paraissant.*

CÉCILE.

Grand dieu! que va-t-on faire?

TOUS.

Une femme.

BOISHARDY, ANATOLE.

Cécile...

CÉCILE.

Boishardy, ah! au nom du ciel, Boishardy sauve ton fils.

BOISHARDY.

Mon fils...

ANATOLE.

Son fils! il m'avait trahie.

(Un coup de canon se fait entendre, mouvement général.)

TRANCHE-MONTAGNE.

Il est trop tard.

BOISHARDY.

Les Anglais nous abandonnent.

UN CHOUAN.

Voilà les bleus,... j'ai reconnu de loin leur uniforme.

BOISHARDY.

Eh bien! nous aurons seuls la gloire de les vaincre, Cécile rentrez dans cette ferme, elle sera respectée.

PICHON.

Venez madame, viens femme, ne nous mêlons pas des coups de fusil.

(Pichon, Cécile, Catherine rentrent.)

ANATOLE.

Boishardy, si ce champ de bataille n'es pas mon tombeau,... tu me rendras compte de ton serment.

BOISHARDY *à quelques hommes.*

Déployez la bannière.

MOUQUETON.

Prions le ciel de bénir nos armes et notre cause.

TRANCHE-MONTAGNE.

Mes amis, le *domine salvum.*

TOUS *excepté Boishardy.*

Domine salvum fac regem.....

(Ce chant est interrompu par celui de la Carmagnole, et la charge qu'on entend dans la coulisse.)

UN CHOUAN *sur la montagne.*

Voilà les bleus.

BOISHARDY.

En avant et vive le roi!

Digitized by Google

SCENE XII.

LES MÊMES, ARTHUR, PICHON, FRANCOEUR, CADICHE, SOLDATS RÉPUBLICAINS.

ARTHUR.

Vive la république!

BOISHARDY.

Feu.

(Le combat s'engage drapeau contre drapeau; Francœur s'élance sur le drapeau blanc et le renverse, Boishardy veut le relever, mais il est saisi par Cadiche et Francœur. Les bleus se forment en ligne entre Boishardy et les chouans qui veulent le reprendre. Anatole paraît avec du renfort. La fusillade recommence; mais les bleus rentrent dans le bois emportant le drapeau blanc et emmenant Boishardy.)

ANATOLE.

Victoire... Les bleus se retirent.

TRANCHE-MONTAGNE.

Oui, mais ils emportent notre drapeau et Boishardy est prisonnier.

ANATOLE.

Boishardy!... Camarades, le sauver ou mourir, en avant.

TOUS.

En avant!

(Sur le mouvement général de sortie la toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un fourré du bois de Ploemel. A droite de l'acteur une petite chaumière, à gauche la tente du colonel.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCOEUR, CADICHE, SOLDATS.

Au lever du rideau, une sentinelle est à l'entrée de la tente du colonel, une autre à la porte de la chaumière. Francœur est entouré des soldats dont les fusils sont en faisceau.

FRANCOEUR.

Oui, mes camarades, c'est tout comme j' vous l' disais, nous sommes là comme des sentinelles perdues; deux cents hommes pour garder ce bois de Ploemel, c'est pas assez.

CADICHE *entrant.*

Ah! ah!... vous avez raison, sergent.

FRANCOEUR.

Te v'là.

CADICHE.

J'viens vous dire un petit bonjour... Ah çà, et vot prisonnier d'hier, c'comte de Boishardy, est-c'-qu'il n'est pas encore...

FRANCOEUR.

Il n'a été jugé que ce matin, et on lui a donné deux heures pour se préparer.

CADICHE.

Deux heures! ah c' que c'est qu' d'être chef! on vous fait des faveurs... Si çà avait été un pauvre diable aussi ben qu' c'est un comte...

FRANCOEUR.

J' dis pas non, mais çà nous regarde pas. Holà, caporal; il est temps de relever les factionnaires.

(Le caporal fait former le peloton, relève d'abord les sentinelles qui sont en scène puis sort avec le peloton.)

CADICHE.

Dites donc, sergent, je crois que nous ne ferions pas mal de préparer nos fusils, on dit qu'on ne tardera pas à livrer bataille.

FRANCOEUR.

Bah!

CADICHE.

Le débarquement de la seconde division de l'escadre anglaise a eu lieu cette nuit et on prétend que monseigneur est à la tête de ce nouveau renfort.

FRANCOEUR.

Monseigneur! lui! fameux lapin!

CADICHE.

Au fait qu'est-ce que c'est que c' monseigneur là; hein, sergent?

Digitized by Google

FRANCOEUR.

C'est un des émigrés des Tuileries et le chasseur en chef de la légitimité.

CADICHE.

Ah! ah!... j' comprends pas.

CATHERINE *en dehors.*

J' vous dis que je passerai. Je veux parler au colonel.

CADICHE.

C'est la voix de vot' cousine.

FRANCOEUR.

Catherine!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHRINE.

FRANCOEUR.

Ma foi oui, c'est elle.

(Il fait signe au factionnaire de laisser passer.)

CATHERINE.

Ah! c'est vous, Francœur. Je suis à moitié morte: d' ma ferme ici j'ai fait qu'une course et y a près d'une lieue... Ouf! j' peux plus respirer.

CADICHE.

Remettez-vous dame Catherine, voulez-vous une petite goutte.

CATHERINE.

Merci,.. j'ai pas le temps d'avoir soif.

FRANCOEUR.

Enfin,.. qu'est ce qu'y a donc...

CATHERINE.

Y a que les chouans sont revenus.

FRANCOEUR.

Où?..

CATHERINE.

A la ferme et partout. Ah! c'est fini allez.,. Adieu l'égalité, la liberté,.. le divorce,... adieu tout c'qui y avait d'bon dans la révolution.. Nous aurons bientôt des marquis, des seigneurs,.. un tas de bêtises,.. quoi!

FRANCOEUR.

Plus souvent.

CATHERINE.

Y a pas de plus souvent. Les chouans disent qui vous pendront tous et qu'on supprimera le peuple s'il ne veut pas se tenir tranquille; et puis là-dessus ils cassent, ils brisent, ils ravagent tout; ils emmènent tous les hommes des villages, grands, petits, forts, faibles; (*pleurant,*) jusqu'à Pichon qu'ils ont pris.. Ils l'ont levé en masse.

FRANCOEUR.

Ton mari....

CATHERINE *pleurant toujours.*

Il est enlevé.

Digitized by Google

FRANCOEUR.

Enlevé!..

CATHERINE *essuyant ses larmes.*

Ah! c'est bien malgré lui, le pauvre homme!

FRANCOEUR.

Et la sœur du colonel qu'est-elle devenue?..

CATHERINE.

Mademoiselle Cécile est toujours dans son lit plus morte que vive d'la frayeur qu'elle a eue hier, quand on a voulu mettre le feu à la ferme... Cette chère demoiselle,.. tenez.. j'ai là une lettre qu'elle a écrite à son frère, quand elle a sû que le comte Boishardy avait été pris... Mais pour en revenir aux chouans..... vite, vite Francœur faites battre l' tambour, faites tirer le canon, pour l'amour de dieu, mettez tout à feu et à sang, et rayez moi mon Pichon.

CADICHE.

Tudieu! elle a encore une fameuse respiration.

FRANCOEUR.

Ça ne s'peut pas, ma chère cousine.

CATHERINE.

Parceque.....

FRANCOEUR.

Parceque nous avons l'ordre de ne pas bouger d'ici,

CATHERINE.

Mais les chouans sont pas loin... ça sera pas long et vous reviendrez tout d'suite.

FRANCOEUR.

Tu nous prierais jusqu'à demain que nous n'avancerions pas d'une semelle hors la lisière du bois.

CADICHE.

C'est l'ordre du général en chef, et l'soldat n'connaît que sa consigne.

CATHERINE.

Votre consigne n'vaut pas mon Pichon, mais puisque c'est comme ça, eh ben! je r'aurai mon mari sans vous.

FRACOEUR.

Qu'est-ce que tu feras?

CATHERINE.

Ils ont fait mon Pichon chouan... je me ferai chouane.

CADICHE.

Vous allez déserter.

CATHERINE.

Tout d'suite encore, ô mon dieu!.. mon dieu... pourvu que j'puisse les rattraper... Bon courage... ben du plaisir... ah? dites donc, en attendant qu'les chouans viennent vous trouver, comptez les feuilles du bois... vous leur direz s'il en manque.

(Elle sort en courant.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ CATHERINE.

CADICHE.

Dites donc sergent, on dirait qu'elle nous vexe. Mais! j'y pense, elle nous a parlé d'une lettre pour le colonel... elle a oublié de nous la laisser.. cette lettre est peut être importante.

FRANCOEUR.

Tu as raison, elle est déjà ben loin ma foi.

CADICHE.

C'est égal, je m'charge d'la rattraper... j'suis un malin à la course... Pas accéléré, en avant, marche.

(Il sort en courant, et Arthur sort en même tems de sa tente.)

SCENE IV.

FRANCOEUR, ARTHUR, GUSTAVE, ENSUITE UN SOLDAT.

ARTHUR.

Francœur, l'heure de l'exécution approche, avez-vous désigné les hommes qui formeront le peloton.

FRANCOEUR.

Oui, mon colonel; huit hommes du poste.

ARTRUR.

Ce Boishardy était un brave, il méritait de mourir sur son dernier champ de bataille.

FRANCOEUR.

Mon colonel, je vous annonce quelque chose d'extraordinaire; v'la là bas un groupe d'paysans... on dirait qu'ils amènent un prisonnier... C'est peut-être encore quelque chouan d'importance.

ARTHUR.

Si les paysans se déclarent enfin pour nous, nous sommes sûrs du succès.

FRANCOEUR.

Les voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANATOLE, PILLEMICHE, TRANCHE-MONTAGNE, CHOUANS.

(Anatole est en femme. Pillemiche et ses camarades sont en paysans. Tranche-Montagne seul est en costume de chouan.)

PILLEMICHE *qui tient Tranche-Montagne au collet.*

Allons, allons, avance.

TRANCHE-MONTAGNE.

Je marche assez vite pour aller où je vas.

FRANCOEUR.

Tranche-Montagne!

Digitized by Google

TRANCHE-MONTAGNE.

Oui, je suis Tranche-Montagne. Colonel, v'là une fameuse capture!...

ARTHUR.

Tu sais le sort qui t'attend.

TRANCHE-MONTAGNE.

Quand on voudra.

FRANCŒUR.

Çà me fait quelque chose, pourtant.

ARTHUR.

Francœur, qu'on le fusille.

FRANCŒUR.

Il est expéditif pour lui.

ARTHUR *à Tranche-Montagne.*

Tu as cinq minutes pour te préparer à la mort.

FRANCŒUR.

C'est ça, cinq minutes; et l'autre qui est là a eu deux heures.... y a pas même d'égalité pour mourir. Enfin! gardez le bien vous autres, j'vais chercher le peloton. (*Il sort avec le caporal.*)

ARTHUR.

Venez Gustave,.. la nuit a été tranquille, mais cette suspension d'armes n'est peut être qu'un piège de la part de nos ennemis. Allons visiter nos positions, au revoir mes amis; j'instruirai le général Hoche de votre conduite. (*Il sort suivi de Gustave.*)

SCÈNE VI.

ANATOLE, PILLEMICHE, TRANCHE-MONTAGNE, CHOUANS.

ANATOLE.

Nous avons réussi.

TRANCHE-MONTAGNE,

J'en étais certain d'avance, ah ça, maintenant que vous voilà dans le bois, qu'on ne se méfie pas d'vous, sauvez mon général.

ANATOLE.

Sois tranquille; nos mesures sont bien prises, le gros de notre détachement est de ce côté... il feindra de vouloir forcer l'entrée du bois. Les bleus s'y porteront .. ils sont peu nombreux.., pendant qu'ils seront occupés là, nous enlèverons Boishardy que nous ne tarderons pas à découvrir, et que nous n'aurons à disputer qu'à une faible poignée d'hommes. Allez! allez mes amis, le succès n'est pas douteux.

TRANCHE-MONTAGNE.

A la bonne heure! car il me serait dur d'apprendre dans l'autre monde, que ma mort n'a servi à rien.

ANATOLE.

Ton généreux dévoûment t'immortalise à jamais.

TRANCHE-MONTAGNE.

Je me soucie ben de l'immortalité, en faisant l'sacrifice de ma vie, c'est l'triomphe de notre cause que j'ai eu en vue; jem'suis dit

Digitized by Google

mon général sera ben plus utile que moi là-bas; mourons, pour sauver mon général.

PELLEMICHE.

Chut ! v'la l'sergent qui revient.

ANATOLE.

Tranche-Montagne !.. c'est le moment du courage.

TRANCHE-MONTAGNE.

Crois tu que j'en manque.

ANATOLE.

Il en est tems encore... si tu te repens, dis un mot, nous nous dévouons tous.

TRANCHE-MONTAGNE.

Pourquoi? puisqu'il suffit d'un seul, Allons.!. allons... mes amis ! adieu... pas d'larmes, pas de regrets. Un souvenir seulement, de temps en temps.

ANATOLE *l'embrassant.*

Digne ami !

PILLEMICHE.

Les voici.

TRANCHE-MONTAGNE *les éloignant.*

Priez pour moi...

SCENE VII.

LES MÊMES, FRANCOEUR, SOLDATS.

FRANCOEUR.

Tranche-Montagne, es-tu prêt ?

TRANCHE-MONTAGNE.

Marchons.

FRANCOEUR.

Un moment !.. Dreux,.. nous sommes parens.

TRANCHE-MONTAGNE.

Après.

FRANCOEUR.

Penses tu que ce soit sans regret que...

TBANCHE-MONTAGNE.

Je ne m'occupe pas de ça.

FRANCOEUR.

Mon cousin,.. ta main,.. je t'en prie...

TRANCHE-MONTAGNE.

Tiens,.. la voila,.. tu pleures ?.

FRANCOEUR *s'essuyant les yeux.*

Maudite opinion ! partons.

(Tranche-Montagne, Francœur et les Soldats sortent.)

ANATOLE.

Quel sang froid ! quel courage ! ah ! que ce dévoûment sublime ne soit pas perdu ! mes amis répandez-vous dans le bois,... causez avec les soldats,... sachez où est notre chef,... l'heure,.. l'endroit de l'exécution... Je m'informerai de mon côté, mais ne

Digitized by Google

vous éloignez pas trop, songez tous à paraître à mon premier appel, mais avant de nous séparer prions pour le martyr.

(Dans le même moment on entend une explosion d'armes à feu.)

ANATOLE.

Ciel !

(Il se prosternent tous la face contre terre.)

ANATOLE *relevant la tête et regardant le ciel.*

O mon Dieu !... reçois le dans ton sein !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Que vois-je ?...

ANATOLE *se relevant précipitamment.*

Ah !

(Tous se relèvent.)

ARTHUR.

Vous étiez en prières ?

ANATOLE.

Mon colonel, les chrétiens prient pour tous les morts.

SCENE IX.

LES MÊMES, FRANCOEUR, *ensuite* CADICHE, SOLDATS.

FRANCOEUR *à ses soldats.*

Halte.

PILLEMICHE.

Qu'est-c'que c'est ça ?

FRANCOEUR.

Mon colonel c'est fini, les deux heures de l'autre sont bientôt écoulées.

ARTHUR.

Bien.

ANATOLE.

Que dit-il !

CADICHE *arrivant en toute hâte.*

J'en peux plus,... diable de Catherine, j'ai crû que je la rattraperais jamais,.. enfin me v'la ; justement v'la colonel.. mon colonel....

ARTHUR.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? (*Il regarde la suscription*) l'écriture de ma sœur.

ANATOLE.

De Cécile !

FRANCOEUR.

Mon colonel, v'la l'heure.

ARTHUR.

Eh bien, fais ton devoir. (*Il ouvre la lettre*).

Digitized by Google

ANATOLE *aux siens.*

Attention! Ils viennent peut-être chercher Boishardy. Il était là... si près de nous! ah!.. si je l'avais sû tout à l'heure.

(Francœur entre dans la chaumière.)

ARTHUR.

Ciel? qu'ai-je lu? Boishardy! c'était lui! l'infame!..

ANATOLE.

Il approche, préparons-nous; au premier danger... feu sur le le colonel d'abord.

PILLEMICHE.

Ça suffit.

(Ils s'éloignent tous, Boishardy paraît).

SCENE X.

LES MÊMES, BOISHARDY.

BOISHARDY.

Vous m'avez fait bien attendre.

ARTHUR *à part.*

L'honneur le veut,.. il n'y a pas à balancer. (*Haut.*) Francœur, j'accorde un sursis d'une heure.

CADICHE.

Tiens!

BOISHARDY.

Un sursis!

ANATOLE.

Que penser.

BOISHARDY.

Colonel, si l'on espère me faire trahir, et les miens et ma cause, on s abuse;... ne differez pas davantage.

ARTHUR.

Que tout le monde s'éloigne, qu'on relève même les factionnaires.

ANATOLE.

Ces précautions,.... le sursis..... la lettre de Cécile.... elle demande sa grâce....

FRANCOEUR.

Allons vous autres, éloignez-vous,.. d'ailleurs vous n'avez plus rien à faire ici,...

ANATOLE.

Ne les perdons pas de vue.

(Ils sortent tous.)

SCENE XI.

BOISHARDY. ARTHUR.

ARTHUR.

Monsieur le comte nons sommes seuls,.. en vous accordant un nouveau sursis, j'ai voulu vous mettre à même de connaître l'homme que vous aviez offensé.

BOISHARDY.

Qu'entends-je.

Digitized by Google

ARTHUR.

Je sais tout, monsieur; une lettre de Cécile vient de m'instruire de l'affreuse vérité; trahie, deshonorée, l'infortunée m'implore encore en votre faveur,.. elle m'adjure au nom de son enfant de vous sauver la vie. Écoutez jusqu'à la fin, en apprenant que ce fut par vous que ma sœur eut tant à souffrir, j'ai pensé que la mort à laquelle vous étiez condamné ne suffisait pas à ma vengeance. Monsieur le comte, l'affront que vous avez fait à ma famille demande une réparation plus digne de moi et de vous, peut-être.

BOISHARDY.

Laquelle?

ARTHUR.

Un mariage ou un duel : le mariage est impossible,... les armes seules me restent; vous êtes gentilhomme, officier, je vous les propose.

BOISHARDY.

Vous voudriez?

ARTHUR.

J'oublie que vous êtes mon prisonnier; je vous rendrai votre épée, si vous consentez à la croiser contre la mienne.

BOISHARDY.

Moi; ah! je n'aggraverai pas mes torts en m'exposant à devenir le meurtrier du frère de Cécile.

ARTHUR.

Vaine excuse.

BOISHARDY.

La réparation que vous exigez de moi est impossible,..... Arthur,... au nom de votre sœur...

ARTHUR.

C'est au nom de ma sœur que je vous ai provoqué; si vous me refusez, je vous déclare aussi lâche qu'infâme.

BOISHARDY.

Colonel, une arme.

ARTHUR.

Ah!

BOISHARDY.

Le lieu?

ARTHUR.

Ici près.

BOISHARDY.

Mais vos soldats?...

ARTHUR.

Je les éloignerai;... nous serons seuls.

BOISHARDY.

Nul témoin.

ARTHUR.

Dieu! d'ailleurs c'est un combat à mort; ma vie ou la vôtre... Si je succombe...

Digitized by Google

BOISHARDY.

Boishardy livrera sa tête à vos soldats.

ARTHUR *lui tendant la main que presse Boishardy.*

Votre parole.

BOISHARDY.

Je vous la donne.

ANATOLE *paraissant au fond.*

Que vois-je!

BOISHARDY.

Colonel, Dieu que nous prenons pour unique témoin, saura seul que c'est vous qui m'avez forcé à ce fatal combat... Voulez-vous donc que Cécile puisse m'accuser?....

ARTHUR.

Quelques mots tracés par vous pourront l'instruire; venez, les momens sont précieux.

BOISHARDY *à part.*

Chère Anna, nous ne nous reverrons plus..... Cécile, puisse mon sang effacer le souvenir de ma faute... Allons.

(Ils entrent dans la tente.)

SCENE XII.

ANATOLE, ENSUITE PILLEMICHE, CHOUANS.

ANATOLE.

Il s'éloigne,.... plus de doute, pour racheter sa vie il va promettre..... Le lâche!..... et c'est pour un tel homme que tout à l'heure j'aurais donné tout mon sang; demain peut-être j'apprendrai son union avec Cécile,... avec ma rivale! non, jamais; qu'il meurt plutôt. Courons pour lui épargner un parjure... Que vois-je derrière ces arbres? c'est lui,... il est armé, le colonel lui prend la main,.. s'éloigne; grand Dieu, ils vont se battre... et moi, qui l'accusais... A moi, mes amis: sauvez Boishardy.

(On entend un coup de feu, tous les chouans disparaissent.)

Ah! serait-il trop tard? courons.

(Ils sortent tous.)

DEUXIÈME TABLEAU.

(Au changement à vue, le théâtre représente le rivage de la baie de Quiberon. — A droite et sur le bord de la mer, un petit promontoire; à gauche et dans l'éloignement, le fort Penthièvre. — Sur le premier plan à droite, une cabane de pêcheur.)

SCENE PREMIERE.

PICHON, CATHERINE, MOUSQUETON, CHOUANS,

(Les chouans, en assez grand nombre, ont les yeux tournés du côté de la mer.)

MOUSQUETON.

Tenez, voyez-vous, là-bas;..... la barque de Monseigneur, il

Digitized by Google

met pied à terre;... attention,... il va bientôt venir nous passer en revue :... la journée de Quiberon sera une grande journée.

(Pichon est sur un banc avec Catherine qui pleure.)

PICHON.

Allons, pleure pas, ma petite femme, t'es pas encore veuve.

CATHERINE.

Non, mais j'suis sûre que ça va venir.

PICHON.

Comme c'est rassurant.

MOUSQUETON.

Allons, Pichon, à ton rang; est-ce que t'as pas d'armes?

PICHON.

J'en ai pas trouvé.

MOUSQUETON.

Poltron,... tiens,... prends ce pistolet, et fais-en bon usage.

PICHON.

Est-ce qu'il est chargé?

MOUSQUETON.

Et bien amorcé.

CATHERINE.

Touche pas à ça, Pichon; tu vas te faire mal.

PICHON.

Comment, il faut absolument que je me batte,..... y a donc pas moyen de m'occuper à aut' chose?

MOUSQUETON.

T'es donc pas catholique?

PICHON.

Si, tous les dimanches; mais c'est pas une raison pour..... Qu'est-ce que je vas faire de ça?

CATHERINE *bas.*

Prends toujours, ça servira pour nous deux; car j'te quitterai pas, et à la première occasion...

MOUSQUETON.

Aux armes! v'là Monseigneur.

CATHERINE.

C'est le chef;... attends, attends, j'vas lui parler...

PICHON.

Catherine, prends garde de me compromettre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUROSAY, PUIS MONSEIGNEUR, SAINT-GAILLARD, ÉMIGRÉS, TROIS OFFICIERS ANGLAIS, CHOUANS.

DUROSAY.

De l'élan,... de l'enthousiasme.

PICHON.

Plus souvent que j'en aurai de l'enthousiasme.

DUROSAY.

Allons,..... de la joie,... de l'ivresse,..... des transports unanimes : vive Monseigneur!

Digitized by Google

TOUS.

Vive Monseigneur!

MONSEIGNEUR *entrant, suivi de Saint-Gaillard, des émigrés, des officiers anglais, et d'autres chouans.*

Mes bons amis... (*Il ne peut en dire davantage, il est aussitôt entouré de tous les chouans qui lui baisent les mains, les pieds, les pans de son habit.*) Mes amis,... mes amis,... assez,... (*Il s'éloigne un peu des chouans qui l'entourent, et s'adressant à son état-major:*) Ah! Messieurs,... quel élan!

DUROSAY.

Tous les habitans sont comme ceux que vous voyez, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Tous, Monsieur le vicomte?

DUROSAY.

Tous, en masse.

PICHON.

En masse, c'est possible,... mais pas en détail.

MONSEIGNEUR.

Vous n'avez contraint aucun d'eux?..... Ceux-là, Messieurs, nous nuiraient plus qu'ils ne nous serviraient, et j'aimerais mieux les renvoyer.

CATHERINE.

Bon, v'là une fameuse occasion... Pardon, Monseigneur, v'là mon mari qui ne demande pas mieux que de s'en aller.

PICHON.

Veux-tu ben te taire;... tu vas me faire pendre.

DUROSAY *voulant faire éloigner Catherine.*

N'approchez pas.

MONSEIGNEUR.

Laissez. Vous dites ma bonne que votre mari...

CATHERINE.

S'rait pas fâché de r'tourner à sa ferme, avec votre permission, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Où est-il?

PICHON.

Ah! mon dieu.

CATHERINE.

Le voilà là-bas dans le coin, monseigneur..

(Pichon avance tout en tremblant et en saluant.)

MONSEIGNEUR.

Avance mon garçon, n'aie pas peur..

PICHON.

Monseigneur....

MONSEIGNEUR.

Tu ne veux donc pas rester avec nous.

PICHON.

Dame... monseigneur.... si ça vous était égal,.. j'peux pas

Digitized by Google

servir à grand chose... Pourtant, si vous voulez, je resterai malgré moi avec plaisir.

CATHERINE.

Est-il bête.

MONSEIGNEUR.

C'est bien...

PICHON.

Faut-il m'en aller?

DUROSAY.

Monseigneur, il y aurait du danger....

MONSEIGNEUR.

Je comprends...

DUROSAY.

Nous avons besoin que quelqu'un mette en ordre cette maison, destinée à servir de quartier-général à votre altesse; et si vous voulez....

MONSEIGNEUR.

Oui,... allons,... mon garçon, je te prends à mon service avec ta femme.

PICHON.

Oui, oui, monseigneur, je vous promets que votre quartier-général sera bien propre.

DUROSAY.

Allons, entrez là-dedans.

PICHON.

Oui, monseigneur: viens femme, nous v'la tous les deux valets de chambre de la ligitimité....

(Ils entrent tous les deux dans la cabane, en criant *vive Monseigneur!*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* PICHON ET CATHERINE.

MONSEIGNEUR.

Qu'il y a longtemps que je voulais être au milieu de vous,.. ce jour est le plus heureux de ma vie.. Je revois la France, je revois de fidèles et courageux serviteurs, mais je ne revois pas tous ceux que j'aurais voulu retrouver,... que de braves ont péri; j'ai donné bien des larmes à leur glorieux trépas,... la perte surtout du chef intrépide que je vous avais envoyé, du comte Boishardy, m'a vivement affecté..... ils l'ont assassiné, mais je suis là pour le venger et vous condire à la victoire. (*Dans ce moment on entend crier dans la coulisse*: le général Boishardy!) Qu'entends-je....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOISHARDY, ANATOLE.

BOISHARDY.

Monseigneur....

MONSEIGNEUR.

Boishardy! (*Ils s'embrassent.*) Mais par quel prodige!

Digitized by Google

BOISHARDY *montrant Anatole.*

Voilà mon libératenr.

MONSEIGNEUR.

Je vous félicite, jeune homme.

ANATOLE.

Ah! monseigneur, il est un homme qui a fait plus que moi pour sauver le comte.

MONSEIGNEUR.

Je le récompenserai,.. où est-il?

ANATOLE.

Il n'est plus.

BOISHARDY.

Ce brave avait fait le sacrifice de sa vie, pour faciliter l'entrée des nôtres dans le cantonnement des bleus, où j'étais retenu prisonnier,... il a été fusillé.

MGNSEIGNEUR.

Le malheureux! nous prierons pour le repos de son âme; mais voyons Boishardy,... où est maintenant l'armée républicaine.

BOISHARDY.

A une lieue d'ici, monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Si près! est-elle nombreuse?

BOISHARDY.

Oui... monseigneur.

DUROSAY.

Pas autant qu'on le dit.

MONSEIGNEUR.

Et les positions qu'elle occupe.

DUROSAY.

Sont mauvaises...

BOISHARDY *à Durosay.*

Vous ne parliez pas si haut, dans le bois d'Auray.

MONSEIGNFUR.

Mon cher comte...

BOISHARDY.

Monseigneur... je crois qu'il ne faut pas attaquer aujourd'hui.. que nous devons nous cantonner... rester sur la défensive... Protégés par les batteries de l'escadre et du fort Penthiève... demain ou après demain au plus tard, des renforts considérables nous arriveront et alors nous pourrons tenter la bataille.

MONSEIGNEUR.

Comment, attendre deux jours.....

DUROSAY *aux chouans.*

Criez en avant, à l'ennemi.

TOUS.

A l'ennemi!...

SAINT-GAILLARD.

Vous l'entendez, monseigneur, en avant; et la bonne cause triomphera.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES, ENSUITE ARTHUR.

DUROSAY.

Un parlementaire.

MONSEIGNEUR.

Un parlementaire!

SAINT-GAILLARD.

Voyez-vous, ces redoutables bleus! ils ont peur de nous.

MONSEIGNEUR.

Qu'on l'introduise.

DUROSAY.

Le voici.

(Deux chouans introduisent Arthur, un mouchoir sur les yeux.)

MONSEIGNEUR.

Détachez son bandeau.

(Cet ordre est exécuté.)

BOISHARDY.

Le colonel Montauran!

MONSEIGNEUR.

Le fils du comte de Montauran,... de ce parjure...

ARTHUR.

Monseigneur...

MONSEIGNEUR.

Qui vous envoie?

ARTHUR.

Le général Hoche.

MONSEIGNEUR.

Voyons,... parlez,... que veut-il,... se soumettre?

ARTHUR.

Se soumettre!... lui!...

MONSEIGNEUR.

Que demande-t-il donc?

ARTHUR.

Un traité de paix.

MONSEIGNEUR.

Un traité de paix ou sa soumission, n'est-ce pas la même chose?

ARTHUR.

Non, Monseigneur;... car je viens vous proposer de faire mettre bas les armes à vos soldats.

SAINT-GAILLARD.

Quelle arrogance!

MONSEIGNEUR.

Silence, Messieurs.

ARTHUR.

Trois fois plus nombreux que vous, bien armés, occupant toutes les positions favorables nous ne pouvons douter un instant de la victoire; mais quoique sous un autre drapeau, vos sol-

Digitized by Google

dats sont encore des frères pour nous, et le général Hoche vous supplie d'éviter un combat dont l'issue sera toujours funeste à la France.

MONSEIGNEUR.

Colonel, vous exagerez trop vos forces, et vous semblez ignorer les nôtres, toutes les campagnes soulevées,... tous les paysans en armes, vous attaqueront avec nous.

ARTHUR.

On vous a trompé, monseigneur; ce pays désolé par trois ans de guerre, ne demande, ne désire que la paix; les habitans déposent partout les armes qu'un fanatisme aveugle leur avait mis à la main, ils ont enfin compris que la guerre civile est un crime, que tous les Fraançais sont frères, et que sous la veste du laboureur, comme sous l'uniforme du soldat, un seul sentiment doit animer tous les cœurs, l'amour de la patrie. Ne persistez donc pas davantage dans un projet que de perfides conseils vous ont suggéré... retirez-vous, il en est temps encore.

MONSEIGNEUR.

Ces braves, et moi tout le premier, nous nous ferons tous tuer s'il le faut.

TOUS.

Oui, oui.

ARTHUR.

Vous le voulez...

MONSIEGNEUR.

Vous m'avez entendu.

ARTHUR.

Vous assumez sur votre tête une immense responsabilité, le sang français qui va couler est une tache dont vous ne vous laverez jamais.

MONSEIGNEUR.

Insolent !

SAINT-GAILLARD.

Qu'on s'assure de lui....

DUROSAY.

Oui, et qu'il soit puni de son audace.

BOISHARDY.

Arrêtez,... arrêtez, et le droit des gens !... le caractère du colonel est sacré,... sa personne doit être respectée... et si l'on y porte atteinte, je brise à l'instant mon épée.

MONSEIGNEUR,

Partez, colonel; et dites à votre général que vous avez trouvé des hommes qui mourront s'il le faut, mais qui ne reculeront jamais.

ARTHUR.

Adieu, monseigneur; adieu, comte de Boishardy, deux fois en un jour je vous devrai la vie.

(Il sort accompagné des deux chouans qui l'ont amené)

Digitized by Google

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* ARTHUR.

MONSEIGNEUR.

Nous, mes amis, disposons nous au combat... n'en craignons pas l'issue, nous avons pour nous l'exemple de deux de mes aïeux. Charles VII, Henri IV se sont trouvés dans des circonstances plus difficiles, plus stériles en ressources et ils ont réussi; comme eux nous réussirons; retournez à bord, capitaine, dites à votre commaudant ce que vous avez vu, et que vos batteries nous soutiennent au besoin.

VILSON *à l'officier anglais.*

Ce sont des gens perdus!

MONSEIGNEUR *à Boishardy.*

Partons, général; au combat! mon panache blanc vous servira de ralliement.

TOUS.

Au combat! (*Ils sortent tous.*)

(Pichon et Catherine paraissent à la porte de la cabanne.)

SÈNE VII.

PICHON, CATHERINE.

PICHON.

Entends-tu, hein?

CATHERINE.

On se bat dejà.

PICHON.

J'ferais une jolie figure, si j'étais là...

CATHERINE.

Sans moi pourtant.....

(On entend la fusillade.)

PICHON.

Dieu de dieu,.. c'est des feux de peloton,... en va t-y tomber.

CATHERINE.

Pauvres gens...

PICHON.

Et pour qui s'font-y tuer.

CATHERINE.

Pour des grands seigneurs,.. qui se sauveront peut-être s'ils n'sont pas les plus forts.

PICHON.

Sont-y bêtes de s'faire mitrailler comme ça.... regarde donc, v'la monseigneur,... il revient au quartier-général... y trouve qu'on y est sans doute mieux que là bas.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MONSEIGNEUR, SAINT-GAILLARD, ÉMIGRÉS.

SAINT-GAILLARD.

Non, monseigneur, non; vous ne devez pas vous exposer ainsi. Vous vous devez à vos sujets.

Digitized by Google

MONSEIGNEUR.

Et puis nous serons mieux ici pour observer les mouvemens de l'armée. (*Il regarde avec sa lunette*).

PICHON.

Il paraît qu'il y voit plus de loin que de près.

MONSEIGNEUR.

Examinez donc, de Saint-Gaillard.... ils se replient.

SAINT-GAILLARD.

Les bleus?... (*Il regarde avec sa lunette.*)

MONSEIGNEUR.

Non,.. les nôtres, ma foi.

PICHON.

Femme, ça prend une mauvaise tournure.

(Une nouvelle fusillade se fait entendre.)

CATHERINE.

J'suis curieuse de savoir c'qui va faire ton monseigneur.

SAINT-GAILLARD.

J'aperçois le jeune Anatole,... il vient de ce côté,... il va nous donner des nouvelles.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANATOLE, ENSUITE DUROSAY.

MONSEIGNEUR.

Eh bien!

ANATOLE.

La fortune nous est contraire, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Vous craindriez?...

ANATOLE.

Tout n'est pas encore désespéré; mais le soldat vous demande..

DUROSAY *arrivant en toute hâte.*

Nous sommes entamés de toutes parts.

ANATOLE.

Venez, Monseigneur, venez dans les rangs;.... électrisés par votre présence, les nôtres reprendront bientôt l'avantage.

DUROSAY.

Monseigneur,... ce serait vous compromettre inutilement.

SAINT-GAILLARD.

Pensez à vos sujets.

PICHON.

J'crois qu'il n'a pas plus envie d'y aller qu'moi.

ANATOLE.

Au nom du ciel, Monseigneur, n'écoutez que le mouvement de votre cœur.

MONSEIGNEUR.

Oui, mon ami, oui;... mais il faut faire prévenir l'escadre du danger qui nous menace... Durosay, jetez-vous dans une barque

Digitized by Google

que vous trouverez ici près,... dans cette petite anse de la baie;.. je l'avais fait préparer exprès;..... mais le commandant exécutera-t-il vos ordres?

DUROSAY.

Le danger est pressant : si votre altesse daignait elle-même s'entendre avec le commandant?

MONSEIGNEUR.

Oui, je crois que vous avez raison.

(La canonnade et la fusillade redoublent; des chouans entrent en tumulte snr la scène.)

ANATOLE.

Voyez,... ils lâchent pied... Monseigneur,..... que votre voix les rallie.

MONSEIGNEUR.

Soutenez ici le choc; dans peu les batteries anglaises rétabliront l'équilibre : tenez ferme, mes amis;... venez, Messieurs.

(Il sort avec Durosay et Saint-Gaillard.)

SCENE X.

ANATOLE, PICHON, CATHERINE, BOISHARDY, MOUSQUETON, PILLEMICHE, CHOUANS

ANATOLE.

Ils fuient!

CATHERINE.

Qu'est-ce que je disais tout à l'heure?

PICHON.

Battez-vous donc pour ces gens-là...

BOISHARDY *entrant.*

Où est Monseigneur?.... nous venons lui faire un rempart de nos corps.

(On voit filer dans la baie la barque qui porte Monseigneur, Durosay et Saint-Gaillard.)

ANATOLE *à Boishardy, en lui montrant la barque.*

Regarde,..... son panache blanc devait nous servir de ralliement; il va le cacher derrière les vaisseaux anglais.

BOISHARDY.

Trahison.

PILLEMICHE *entrant.*

Tout est perdu!

MOUSQUETON *entrant du côté opposé.*

Le fort Penthièvre est pris.

PILLEMICHE.

Sauve qui peut.

BOISHARDY.

Arrêtez, soldats, arrêtez!... un dernier effort peut être...

PILLEMICHE.

Non, fuyons.

Digitized by Google

MOUSQUETON.

La fuite est impossible : nous sommes cernés.

TOUS.

Cernés !...

MOUSQUETON.

La flotte anglaise nous abandonne.

PILLEMICHE.

Plus d'espoir !... général, il faut nous soumettre.

ANATOLE.

Nous soumettre !

BOISHARDY.

Jamais ! vaincre ou mourir !

ANATOLE.

Oui ! vaincre ou mourir !... Amis de Tranche-Montagne, suivez-nous.

BOISHARDY.

Oui, mes amis ; un dernier effort.

(Anatole, Boishardy vont s'élancer au-devant des bleus ; quand une vive fusillade éclate, un coup de feu vient atteindre Anatole et le renverse. A ce coup, tout le monde s'arrête ; Boishardy court à Anatole. — Anatole revient blessé, et en s'appuyant sur un chouan.)

BOISHARDY.

Anatole ! mon ami !...

ANATOLE.

Ah !... Boishardy,... c'en est fait.

BOISHARDY.

Chère Anna !... du secours.

ANATOLE.

Boishardy, je te délie de tes sermens ; tu es père, tu peux encore être heureux : je meurs.

(Le tambour qui battait la charge, mais que l'on entendait faiblement, se rapproche peu à peu et bientôt les républicains entrent en scène.)

MOUSQUETON.

Voilà les bleus....

LES CHOUANS.

Soumission !

SCENE XI.

LES MÊMES, ARTHUR, FRANCOEUR, GUSTAVE, CADICHE, RÉPUBLICAINS.

(Au moment où la tête de la colonne républicaine parait, les chouans jettent leurs armes et se mettent à genoux.)

ARTHUR.

Mes amis, nous ne sommes pas vos vainqueurs, mais vos compatriotes, vos frères ; que cet horrible combat soit le dernier ! haine et mépris à ces princes qui fuyent lâchement une patrie qu'ils ont

Digitized by Google

ensanglantée! ralliez-vous tous à ce drapeau, et tous, de la même famille, ne prenons plus les armes que pour repousser l'étranger s'il venait encore nous imposer le despotisme et l'esclavage.

TOUS.

Vive la France!

(Boishardy se jette sur le corps d'Anatole, et l'étreint avec force comme s'il voulait le rendre à la vie.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

(La toile tombe)

FIN.

Digitized by Google